

[...] On retrouve la même situation avec le béhaviorisme de Ryle. En l'absence du comportement attendu, on faisait appel à des dispositions non manifestées : aucune nécessité n'a jamais été ressentie pour fonder ces vérités dispositionnelles dans des états physiques, des événements, des états physiques réels. Horwich est très bref là-dessus : il préférerait montrer du doigt le béhavioriste qui n'est pas en mesure d'asserter ces vérités. (Pourquoi pas, en fait ?) Si le béhavioriste maintient que ces vérités dispositionnelles sont *basiques*, il semblerait alors qu'Horwich doive être satisfait.

(Traduction Jean-Maurice Monnoyer)

RÉFÉRENCES

- SIMONS P., « How the World can make Propositions True : A Celebration of Logical Atomism », in M. Omya (éd.), *Sklonnosci Metafizyczna*, Warsaw, Uniwersytet Warszawski, 1998, p. 113-135.
- QUINE W.V., *The Ways of Paradox*, New York, Random House, 1966.

from J. M. Monnoyer (ed.), *La Structure du Monde: Objets, Propriétés, États du choses*, Paris: Vrin (2004), 141-184

UNE THÉORIE UNIFIÉE DE LA VÉRITÉ ET DE LA RÉFÉRENCE*

Barry SMITH et Berit BROGAARD¹

I. RENDRE-VRAI [TRUTHMAKING]

Vous faites un jugement vrai sur le rapport qu'Amundsen a atteint le Pôle Nord. Dans la théorie qui sera présentée ci-dessous, c'est en première approximation une certaine portion de réalité isolée de manière curieuse : on pourrait étiqueter cela *l'expédition d'Amundsen* ; elle rend votre jugement vrai. Votre jugement sert à extraire et à mettre en relief une certaine portion de réalité, sur l'arrière-plan de toutes les autres portions de la réalité qui s'y dessinent. Dans le même temps, cette portion désignée de réalité *nécessite* d'une manière ou d'une autre la vérité de votre jugement. Ce qui revient à dire que dans n'importe quel monde possible dans lequel votre jugement et cette portion de réalité existent, votre jugement est vrai.

La relation au vérifacteur s'oriente ainsi simultanément dans deux directions : d'un côté, à partir du jugement vers la réalité, de l'autre à partir de la réalité vers le jugement. (On se souvient des deux relations d'ajustement dont parle Searle sans son livre sur *L'Intentionnalité* : de l'esprit vers le monde, du monde vers l'esprit.)

C'est d'abord par la première de ces directions que nous serons concernés, et nous pouvons relever ici une certaine analogie avec la manière dont les termes singuliers sont reliés à leurs objets. Votre usage du nom « Bruno » pour référer au chat qui est dans votre bureau met Bruno en relief sur l'arrière-plan des autres choses qui y sont dessinées. Si nous pouvons comprendre cette mise en relief d'un objet séparé, alors nous serons en bonne voie pour comprendre

* Nous donnons ici la version développée de cette contribution (2001), encore qu'il ait fallu retirer de la traduction, pour des raisons de place et d'équilibre dans ce volume, deux paragraphes – « Towards a Formal Theory », et « Objects in Cells » : (§ 16 et 17 de la précédente numérotation).

1. Remerciements à Peter Baumann pour ses commentaires très utiles, à la *National Science Foundation* qui a financé notre recherche dans ce travail sous le *Research Grant* BCS-9975557 : « Catégories géographiques : une investigation ontologique », et enfin à l'*American Philosophical Society* qui a accordé à Barry Smith un trimestre sabbatique.

aussi comment nos jugements servent à mettre en relief leurs vérificateurs dans la réalité?

II. LE PROBLÈME DU MULTIPLE

Notre stratégie, par conséquent, sera de chercher à comprendre comment nos jugements projettent des portions de réalité qui les « rendent vrais » en prenant comme indice ce que nous savons des façons dont il peut être dit qu'un terme singulier est projeté sur ses référents. Mais il y a ici un piège : la relation de référence entre un terme singulier et son objet est elle-même beaucoup plus complexe qu'il n'apparaît de prime abord. Considérez un terme comme « le soleil ». Il n'y a pas de réponse unique à la question de savoir ce qu'est la chose à quoi le terme réfère. Il y a plutôt, à n'importe quel moment, beaucoup de réponses possibles, étant donné qu'il y a beaucoup de parties de la réalité qui méritent le nom : « le soleil » : aucune d'entre elles plus qu'une autre ne mérite ce nom en particulier.

C'est là un problème d'ordre général. Pensez au Mont-Blanc, avec ses lapins et ses alpages. Aucune parcelle de réalité n'est privilégiée qui pourrait à elle seule être qualifiée comme le référent de « Mont-Blanc ». À coup sûr, cela ne signifie pas que le mot est vague. Ce n'est pas qu'il y ait des entités, des morceaux de réalité physique qui tantôt appartiennent – tantôt n'appartiennent pas –, à d'autres morceaux de réalité physique. En revanche, beaucoup de termes que nous utilisons pour faire référence à des agrégats ou à des parcelles de réalité se tiennent vis-à-vis de ces entités dans une relation de référence du type *un-plusieurs*, plutôt que *un-un*. La même chose s'applique à la relation analogue qui se tient entre nos actes perceptuels, et les objets correspondants de perception.

Unger (1980), Lewis (1993), et d'autres, ont déjà observé qu'il y a beaucoup de frontières également bonnes pour beaucoup de ces entités que nous nommons et que nous percevons dans le monde ordinaire :

Il y a toujours des particules hétérogènes, des parties de choses suspectes qui ne sont ni définitivement incluses, ni définitivement exclues. Ainsi se forment toujours beaucoup d'agrégats, qui se distinguent ici par un quelque chose, là par un autre petit quelque chose, avec une égale prétention à être la chose. Nous avons beaucoup de choses ou n'en n'avons aucune, mais de toute façon ce n'est pas la chose que nous pensons avoir (Lewis, 1993, p. 164).

2. La référence singulière peut n'être que l'autre face de la même monnaie pour les cas les plus simples de la relation du « rendre-vrai » : vous jugez tout simplement qu'un certain objet existe. Car l'individu x qui sert de vérificateur pour un jugement existentiel vrai de la forme « x existe » n'est rien d'autre que le référent du terme sujet pertinent. Une version du « rendre-vrai » qui suivrait cette ligne peut avoir une large application, puisque – dans l'analyse que donne Davidson des énoncés qui traitent des événements –, il se trouve que beaucoup de phrases du langage ordinaire ont cette forme existentielle. Une théorie des vérificateurs qui suit cette intuition est défendue par Mulligan *et al.* (1984).

Il ne faudrait pas exagérer ce problème. Une pierre de la taille de votre poing perd (il est vrai) à peu près un atome de sa surface, au rythme d'un par seconde – mais cet atome est, dans presque tous les cas, immédiatement capturé à nouveau par la pierre. Même des objets durs comme les pierres pourraient offrir néanmoins une certaine version du problème du « vague » au niveau quantique, et le problème surgit à des niveaux de grain plus ou moins épais au sujet de toutes les choses qui subissent une évaporation ou une abrasion. « Pensez à vous-même, ou à tout autre organisme, avec des parties qui sont graduellement absorbées par métabolisme, par excrétion, par transpiration ou dessèchement de peaux mortes. Dans chacun des cas, une chose contient certaines parties problématiques, et par conséquent elle est sujette au problème du multiple » (Lewis, 1993, p. 165).

Unger a démontré, à partir de là, que des entités comme les nuages n'existent pas. Lewis privilégie le point de vue d'après lequel les nuages existent, mais d'après lui notre usage du mot « nuage » ne choisit ordinairement aucun nuage en particulier, et pas de membre séparé dans l'extension qui correspond aux nombreux membres de la classe pertinente. Dans ce qui suit, nous défendrons une version contextualiste du point de vue de Lewis, en essayant de faire la lumière sur le mystère : quand peut-on dire qu'on se réfère à tout ? Comment nos jugements peuvent-ils être vrais, quand il n'y a en général aucune manière de faire en sorte que nos termes collent à n'importe quel objet particulier ?

Notre chat Bruno perd ses poils. Des tresses individuelles de poils ne sont pas tombées du corps de Bruno instantanément. Ils tombent progressivement, et sont mêmes pour certains soutenus un moment dans sa fourrure. Quand nous utilisons le terme « Bruno » pour faire référence à Bruno, est-ce que nous réussissons ensuite à isoler Bruno avec tous ses poils, y compris avec ceux qui sont en train de tomber, mais qui ne sont pas encore détachés de sa fourrure ? Sûrement non. À l'évidence, si nous trouvons des poils dans la cuisine, et si Bruno est dans le séjour, nous pouvons être assurés que ces poils perdus n'appartiennent pas à Bruno. Mais de cela nous ne pouvons pas inférer qu'il y ait à aucun moment du temps une touffe de poils maximale qui constitue le référent du terme « Bruno ». Et de même, il n'y a pas non plus une touffe de poils minimale qui constitue cet agrégat.

Vous montrez du doigt un verre sur la table, et vous demandez à votre ami s'il peut vous donner *ce verre*. Ici encore, il n'y a pas un agrégat unique qui pourrait servir de référent à la désignation. Il suffit de penser à toutes les traces de doigt, aux particules de savon sur le verre, aux bulles d'air et aux neutrinos qui se trouvent à l'intérieur. Certains agrégats de verres incluent des empreintes digitales, d'autres non ; certains incluent des particules de savon d'autres non. Le problème du multiple, dû à Unger et Lewis, se présente pour toutes les sortes de choses qui ont des parties, qui peuvent être gagnées ou perdues, sans que les choses elles-mêmes cessent d'exister.

Mais comme Lewis le signale (1993, p. 178), les multiples ne sont pas entièrement distincts, dans le sens où ils sont disjoints méréologiquement. Et de fait, ils se recoupent entre eux à un degré considérable. Bien qu'aucun d'entre eux ne soit identique, pris deux par deux, ils sont *presque identiques*,

en ce qu'ils ont en commun presque toutes leurs parties. Ils sont multiples, *sans* qu'ils font presque un.

III. SUPRA-VÉRITÉ ET AU-DELÀ

Le cadre standard pour comprendre le caractère vague de la référence singulière est donné par la méthode de superévaluation de Van Fraassen (1966).

Elle entraîne à reconnaître qu'un jugement comportant un terme de référence donné apparaîtra souvent vrai, indépendamment de la manière dont les référents des termes impliqués sont spécifiés avec plus de précision. Ce qui signifie : vrai indépendamment de la façon dont certains référents sont restreints à tel chat parmi des chats multiples, à tels nuages, dans l'extension donnée des chats et des nuages. Un jugement est alors supra-vrai [*supertrue*], si et seulement si, il est vrai (et supra-faux, si et seulement si, il est faux) sous toutes les précisions envisageables. Si d'un côté, il n'est vrai que sous certaines conditions de précision, et s'il est faux, sous d'autres, alors comme on dit, il tombe dans une lacune où il n'a pas de valeur de vérité [*supervaluational truth-value gap*].

Il est ainsi supra-vrai de dire qu'il y a juste un chat et un seul dans mon bureau, et que Bruno est un beau chat. Car des jugements de cette espèce sont vrais, sans égard au fait de la pluralité des agrégats de chats que vous assignez comme l'extension précisée du terme de référence pertinent.

On pourrait objecter à cette conclusion, comme l'a fait J. Lowe (1995). Considérons, par exemple, la phrase :

[A] Le Mont-Blanc est plusieurs montagnes.

Quand [A] sert à exprimer un jugement, le jugement est faux sous n'importe laquelle des manières qui nous servent à prendre la décision (non-arrêtée) de savoir quel agrégat est le Mont-blanc. Certainement, pour cette raison, nous devons conclure que [A] est supra-faux, dans la perspective de superévaluation retenue. Pourtant cette perspective est elle-même prédiquée avec l'idée que [A] est vrai.

Ce que nous disons de la référence singulière dans ce qui suit est plus que tout autre une réponse à cette objection. L'argument repose sur une thèse à double entrée, sous le rapport (1) que nous avons besoin dans tous les cas de prêter une attention scrupuleuse au contexte spécifique dans lequel les jugements sont émis ; et (2) que le degré et le type du « vague » par lequel ces jugements sont affectés, dépendent d'un tel contexte. [A] sera utilisé pour exprimer un jugement, mais uniquement dans certaines sortes de contextes très particuliers, par exemple un contexte dans lequel nous parlons du Mont-Blanc d'un point de vue sémantique ou ontologique. C'est encore le même Mont-Blanc – la même portion de réalité – auquel nous faisons référence quand nous parlons avec des alpinistes qui n'ont pas été formés à la sémantique ou avec des helvétophiles. Quand on utilise [A] dans des contextes sémantiques ou ontologiques, nous avons raison d'affirmer de cette portion de réalité que le

terme « Mont-Blanc » entre avec elle dans une relation de un-à-plusieurs, plutôt que de un-à-un.

Si l'on se concentre sur les jugements *dans leurs contextes*, on ne fait pas que répondre à l'objection de Lowe. Nous ajoutons aussi une dose importante de réalisme à l'exposé précédent. Tandis que les *énoncés* forment le focus de la superévaluation standard, c'est à travers des jugements – c'est-à-dire des *énoncés* utilisés assertivement, et dans des contextes spécifiques – que les termes sont en effet projetés sur la réalité par des sujets intentionnels. Il ressort de là que le même énoncé peut être utilisé dans différents contextes pour exprimer des jugements différents, y compris quand les termes singuliers qu'ils impliquent font référence à ce qui est intuitivement la même portion de réalité. La superévaluation des jugements donnés semble alors une autre, quoique les énoncés impliqués soient rigoureusement les mêmes.

Se concentrer sur les jugements dans leurs contextes aura pour effet d'aligner les termes singuliers comme « John » ou « Le nez de Cléopâtre » sur des expressions indexicales comme « lui » ou « cela » (de telle sorte que nous pourrions parler dans ce qui suit indistinctement de « termes singuliers » ou d'« expressions dénotantes », sans prêter attention aux termes indexicaux et à ceux qui ne le sont pas). Dans le même temps, à mesure que l'on fait glisser notre centre d'intérêt, notre référence médiate et linguistique en direction des objets s'alignera elle aussi sur les voies les plus variées par où s'opère la référence de façon non-linguistique, comme c'est le cas de la perception et de la mémoire. En mobilisant ici notre attention sur la première, il apparaîtra que nos remarques s'appliquent aussi à la seconde.

IV. CHANGEMENT DE CONTEXTE

Pour voir comment fonctionne la superévaluation contextualisée, envisageons la phrase :

[B] Ce verre est vide

Si votre frère, par qui cette phrase [B] est prononcée, est réellement assoiffé, et qu'il l'a bu jusqu'à la dernière goutte, elle nous semblera supra-vraie, parce qu'elle sera vraie indépendamment de la manière par laquelle le référent « ce verre », tel qu'il l'entend, est précisée plus loin. Mais la même phrase sera « supra-fausse » quand elle est prononcée par un inspecteur de l'hygiène publique examinant le contenu du verre avec un microscope puissant. C'est parce que les molécules d'eau, de savon et de gras se fixant elles-mêmes sur les parois intérieures du verre sont si remarquables dans ce dernier contexte, qu'elles doivent être prises en considération avec toutes les précisions possibles compatibles avec lui. Cette transition du « supra-vrai » au « supra-faux » prévaudra encore dans l'hypothèse où les deux sujets comprendraient le prédicat « vide » de la même manière. Le passage des énoncés simples aux jugements, et la *contextualisation* concomitante de l'approche par la superévaluation, impliquent donc que nous devons assigner des valeurs de vérité

séparées, dans les occasions séparées d'emploi de ces phrases données. Nous sommes obligés de tenir compte des différentes manières par lesquelles les termes singuliers, constituant ces mêmes phrases, sont entendus de la part des sujets qui jugent.

Le déplacement qui s'opère entre une perception quotidienne du verre et l'inspection la plus soignée à l'aide d'un microscope très puissant, revient à ce que nous pourrions penser comme un changement de contexte [*context switch*]. Le phénomène est semblable à ce que la théorie de la forme appelle *Gestalt switch*, quand on passe du *canard* au *lapin*. (Imaginez ce qui arrive quand vous réalisez soudainement que vous vous êtes égaré sans le savoir sur la scène du tournage d'un film, ou que vous êtes la victime d'une supercherie réussie). De tels changements de contexte peuvent être produits assez facilement. Il suffit parfois seulement de mentionner une possibilité quelconque. Supposez par exemple que vous regardiez le Mont-Blanc depuis une certaine distance. Il n'y a presque pas de nuages dans le ciel. Vous voyez la montagne clairement se détacher sur l'horizon. Il y a en apparence une ligne de démarcation nette qui la sépare du ciel environnant. Malgré cela, vous ne pouvez pas voir les gens, ni les arbres sur la montagne, ni les petits lapins qui se cachent et se faufilent parmi ses buissons. Vous savez parfaitement bien qu'il y a toutes ces choses, mais dans les circonstances données, où ces choses ne sont pas saillantes au regard, vous n'en tenez rigoureusement pas compte. Votre perception ne sépare pas les choses que vous voyez des choses dont vous ne tenez pas compte. Elle pèse sur la réalité comme à travers un rayonnement diffus, comprenant des agrégats dont certains incluent des lapins, et d'autres non.

Or supposez maintenant que quelqu'un vous demande si vous pensez que des lapins font partie du Mont Blanc. Cette question même établit un nouveau contexte. La diffusion paresseuse de votre projection perceptive précédente est, d'un seul coup, anéantie. Car en répondant à cette question votre emploi du terme « Mont-Blanc » renvoie seulement à des agrégats qui n'incluent pas des lapins comme en en faisant partie. Le faisceau de votre projection référentielle s'est rétréci, le *focus* s'est ajusté, et d'une manière hautement spécifique.

Ces considérations commandent ce que nous pourrions appeler « contextualisme de la référence », – suivant un point de vue analogue au contextualisme épistémologique défendu par D. Lewis dans *Elusive Knowledge* (1996). Un contexte, selon nous, est une portion de réalité associée à une conversation quelconque ou à un compte rendu perceptuel, qui embrasse les croyances de ceux qui y prennent part, les modèles du langage utilisé, les standards de précision afférents à la situation, etc. Par-dessus tout, il englobe tout ce qui attire l'attention de ceux qui parlent et de ceux qui écoutent, et puisque nous prêtons attention aux manières différentes de dire des choses différentes dans différents contextes, les termes utilisés font référence différemment à ces contextes différents. Dans un contexte – celui où vous ne faites pas attention aux lapins – vos formes d'attention en direction du Mont-Blanc renvoient à une famille d'agrégats, dont certains incluent les lapins comme parties. Les lapins ne sont pas, dans ce contexte, circonscrits en tant que choses distinctes ; mais plutôt, étant donné qu'on ne fait pas attention à eux, c'est comme s'ils étaient enveloppés et fondus à l'intérieur d'un objet correspondant beaucoup

plus grand. Dans un autre contexte, où les lapins tombent sous le *focus* de votre attention, ou bien parce que vous les voyez, ou bien parce que vous êtes sensibilisés à eux dans vos jugements, vos formes d'attention sont dirigées vers une famille d'agrégats dont aucun ne contient ces mêmes lapins comme parties. Les lapins ont été mis en reliefs comme des objets distincts de la montagne : ils ont été découpés par votre attention en tant qu'ils sont des objets de plein droit.

De manière surprenante, il n'arrive jamais à travers toutes ces transformations que des jugements de la forme : « des lapins font partie du Mont-Blanc », ou « ce lapin fait partie du Mont-Blanc », soient vrais. De tels jugements, en effet, ne sont nullement effectifs. Car, de nouveau, dès que celui qui juge est dans la position où il pourrait être capable de formuler un jugement semblable, il s'est déplacé dans un contexte à l'intérieur duquel, bon gré mal gré, il doit opérer une *partition de la réalité plus fine*, et pour lequel les lapins sont connus comme des entités totalement disjointes des montagnes. Certainement des énoncés quelconques exprimeraient des jugements vrais dans des contextes où nous ne ferions pas attention aux lapins sur la montagne, et dans ce cas toutefois vous ne seriez pas capables de faire des jugements de cette espèce. Pour donner d'autres exemples du même phénomène, considérons des énoncés du genre de : « Les microbes dans la voiture de John font partie de John », « La crasse de votre enjoliveur fait partie de votre voiture », « Le parapluie en papier de votre cocktail fait partie de votre repas ». De tels énoncés ne sont pas susceptibles de donner lieu à des jugements. (Un wittgensteinien dirait que les jeux de langage correspondants *ne sont pas jouables*.)

Qu'un énoncé forme un contenu de jugement ou pas dans un contexte déterminé, dépend du fait que le locuteur se sente à l'aise pour émettre un tel énoncé dans ce contexte. Dès que le locuteur commence à avoir des doutes sur l'application correcte ou pas d'un jugement donné à une situation donnée, la phrase correspondante n'est plus susceptible de constituer un jugement. Que le locuteur se sente à l'aise ou non, dépend d'abord de sa psychologie propre, et par-dessus tout du stock de croyances qui est le sien. Mais cela dépend aussi des standards imposés par la communauté linguistique à laquelle il appartient, puis du contexte où il se trouve lui-même. Dans notre contexte linguistique, il y a un vrai marché estival pour des maisons qui contiennent un garage comme partie. Or personne ne se sentirait mal à l'aise qu'un garage donné fasse partie d'une maison donnée. Nous pouvons imaginer, de façon similaire, qu'il y a un véritable marché estival pour des montagnes, dans lequel le propriétaire d'une montagne devient par voie de conséquence le propriétaire de tous les animaux de la montagne. La phrase : « ces lapins font partie de la montagne » pourrait avoir un contenu parfaitement jugeable dans un tel monde.

Nous pouvons produire d'autres exemples du phénomène par lequel les énoncés se soustraient au jugement, en soulignant que l'identité est un cas limite de la relation méréologique entre une partie et son tout. La phrase : « Ce lapin fait partie du Mont-Blanc » est considérée comme une contrepartie méréologique du genre de faussetés qui impliquent l'identité, comme : « Jules César est un nombre cardinal », « L'étoile du matin est différente de l'étoile du soir », ou bien encore « Chisholm est Searle ». Comme dans ces derniers cas,

la situation est telle qu'un jugement correspondant serait nécessairement faux. Mais toutes ces phrases sont de surcroît non ouvertes au jugement (dans les contextes que nous occupons). Elles fonctionnent comme des énoncés exprimant des contradictions logiques : aucune personne ne pourrait sérieusement énoncer : « p et non- p », ou « x est F et non-F », à moins qu'elle ne soit dans des circonstances vraiment artificielles.

V. RÉFÉRENCE ÉVASIVE

La connaissance que p est insaisissable [*elusive*], selon Lewis, à partir du moment où le seul fait de se demander quelles sont les possibilités pour qu'il y ait non- p fait que quelqu'un ne sait plus que p . Lewis se réfère spécifiquement à la connaissance impliquée dans la présupposition ou dans l'ignorance. Comme, quand disant l'heure après avoir jeté un coup d'œil à l'horloge, vous présumez que l'horloge est en bon ordre de marche. Une telle connaissance est une connaissance, selon Lewis :

... mais il s'agit là d'une sorte *très spéciale* de connaissance évasive, et par conséquent c'est une conséquence qui n'est pas revendiquable. Vous n'avez pas besoin de pratiquer l'épistémologie pour la faire disparaître. Le simple fait de mentionner n'importe quel cas particulier de cette connaissance – que ce soit en silence ou à voix haute –, est un moyen pour s'attendre à la possibilité jusque-là ignorée que ce ne soit pas le cas, et par là donc de sortir de cette ignorance, puis par un autre effet, de créer un contexte dans lequel il n'est plus vrai d'attribuer la connaissance à vous-même ou aux autres (1999, p. 438).

Quand la connaissance n'est pas complètement certaine, c'est encore une connaissance, pour Lewis, mais elle n'est pas une connaissance que l'on puisse revendiquer avoir.

Il en va de même pour nous : notre usage quotidien des termes de tous les jours souvent nous permet d'extraire des parcelles de réalité qui incluent des objets étrangers en tant que parties, parce que ces derniers, dans nos contextes quotidiens ne sont pas projetés, et ne sont pas mis en relief comme des objets distincts. Cette espèce de partition est évasive : elle n'est jamais revendiquable, étant donné que, pour la revendiquer, nous devrions apporter un changement dans le contexte.

L'absence de parties est aussi une chose qu'on ne peut pas revendiquer, pour donner une image-miroir de ce cas. Soit par exemple la dépendance contextuelle de la référence du terme « eau ». Dans un laboratoire, l'eau est l'objet d'expériences où ses molécules sont des parties, – mais pas dans la cuisine. Comme le caractère diffus de notre éclairage de référence a pour effet d'estomper les frontières entre montagne et lapin, ainsi de même, pour les limites entre les molécules séparées d'eau dans les ustensiles du fourneau. C'est bien ce qui est reflété dans notre usage quotidien du mot « eau » comme terme de masse. Même dans la cuisine toutefois, si nous tournions notre attention vers les molécules en nous renseignant à leur sujet, nous devrions

accepter qu'elles *sont* contenues comme des parties de l'eau que nous avons chauffée dans la casserole.

Selon le contextualisme de Lewis, la valeur de vérité d'une connaissance varie selon l'attribution, avec le contexte où cette attribution est faite. La proposition de Lewis est fondée sur l'idée que, pour quelqu'un ayant la connaissance que p , l'évidence disponible pour p doit éliminer les possibilités que p ne soit pas le cas. Or nous ne pouvons pas exiger que toutes les possibilités de ce type soient évacuées dans tous les contextes : ce qui conduirait au scepticisme. Bien plutôt, nous voulons que ce soit le cas que dans certains contextes nous puissions ignorer telle ou telle possibilité, encore qu'il ne nous soit pas permis d'ignorer que ces possibilités existent dans d'autres contextes.

Une distinction analogue s'applique aussi au cas de la référence. Quand un sujet se sert d'un terme référentiel pour renvoyer à un contexte donné, alors le contexte nous aide à déterminer ce qui est projeté par le terme. Autrement dit, il nous aide à déterminer la famille de référents approximativement identiques, et superposables. Ce qui est ignoré ou à ce à quoi l'on prête attention dans un contexte donné, est déterminé dans certains cas par la distance spatiale ou temporelle entre l'utilisateur du terme et ses candidats référents ; dans d'autres cas, par le répertoire spécifique de concepts que l'utilisateur emporte avec lui. Plus grande est la distance, plus généraux, plus vides sont les concepts, plus diffuse sera la projection sur la réalité, et par conséquent plus d'*items* seront inclus dans les familles correspondantes de référents.

Un être omniscient pourrait-il regarder la montagne sous lui et distinguer toutes les choses qui sont sur la montagne de la montagne elle-même ? Un tel être pourrait-il déterminer précisément où s'arrête la montagne, où commencent les alpages environnants ? S'il en était ainsi, le vague dont il est ici question ne serait rien qu'un vague épistémique. Les considérations qui précèdent nous commandent toutefois une version tout à fait spécifique d'un autre point de vue. D'après ce dernier, ce n'est pas le cas – à cause de quelques défauts épistémologiques –, que nous, créatures mortelles, nous ne sachions pas ce qui appartient et ce qui n'appartient pas à la montagne. Il n'y a pas de réponse unique, pouvons-nous dire désormais, parce qu'il y a nombre de contextes dans lesquels la question peut-être soulevée. Et donc, les multiples réponses possibles – ce qui revient à dire : les spécifications multiples des familles pertinentes de candidats à la référence qui se chevauchent mutuellement – s'accorderont de façon variée au contexte dans lequel la référence est faite.

VI. LES SOURCES DU VAGUE

Nos remarques précédentes sur le Mont-Blanc et ses lapins peuvent être généralisées. Quand un terme est utilisé dans un contexte donné, alors il y a une mise en relief de certaines parts de la réalité sur un arrière-fond de choses que nous ignorons. Quand vous faites référence à John, qui est en train de s'occuper à la cuisine, vous ne pensez pas à toutes les parties de John ou de ce

qui l'entoure. Vous ne pensez pas aux cellules dans le bras de John, ni à la mouche qui est à côté de son oreille, ni aux neutrinos qui traversent son corps. Ces choses appartiennent à la partie du monde qui ne tombe pas sous le faisceau de votre éclairage de référence.

Tout usage d'une expression dénotante (référentielle) entraîne avec elle, dans son contexte à elle, une partition de réalité entre deux domaines : un domaine de premier plan, où l'objet de référence est situé, et un domaine d'arrière-plan, qui comprend toutes les entités laissées dans l'ombre par l'éclairage du faisceau référentiel au travail. Cette partition, malheureusement, ne peut pas être comprise dans de simples limites géographiques. En d'autres termes, ce n'est pas comme si vous étiez connecté avec une portion de réalité compacte (sans trous), mise en relief dans un environnement déterminé, tel votre cœur à l'intérieur de votre corps, ou Beverly Hills dans un territoire circonscrit par la commune de Los Angeles. En effet, si un objet est inclus dans le domaine de premier plan, cela n'implique pas que toutes les parties de cet objet y soient elles aussi incluses. Cela tient au fait que chaque partition nous est fournie, si l'on peut s'exprimer de manière fruste, avec sa propre granularité. Elle ne reconnaît pas de parties en deçà d'une certaine taille. C'est pour cette raison que chaque partition est compatible avec une pluralité de vues possibles, et même avec aucun d'entre eux en particulier, comme il arrive des constituants ultimes des objets inclus, dans le domaine de premier plan.

C'est la granulation plus ou moins grossière de nos partitions, qui nous permet d'ignorer des questions qui portent sur les constituants de bas niveau pour les objets placés à l'avant-plan, dans notre usage des termes singuliers. Cette ignorance nous aide à spécifier de tels objets, non pas de façon précise, mais suffisamment pour qu'une série d'objets alternatifs et quasi identiques soient simultanément inclus à l'intérieur du spectre de référence correspondant.

Qui procède inconsciemment à cette partition à grain gros ne reconnaît pas d'ordinaire le « multiple » : il est concentré justement sur ces parties et ces moments de matière qu'il a en main, lesquelles supposent le seuil pertinent de granularité.

Tout cela nous renvoie ainsi en arrière, au problème du multiple posé par Unger et Lewis. Revenons une nouvelle fois sur le jugement de votre frère altéré qui observe que le verre est vide. Imaginons qu'il y ait pour la circonstance quelques petites gouttes sur le sommet du verre. Le jugement, tel qu'entendu par lui, est vrai. La partition de réalité effectuée par votre frère ne reconnaît pas ces gouttes d'eau, parce qu'elles tombent en dessous du seuil de granularité requis.

[B] Ce verre est vide :
devrait, dans des circonstances normales, impliquer :

[C] Il n'y a pas de gouttes d'eau résiduelles dans ce verre,
or, ce dernier jugement est faux dans le cas considéré. L'implication que je mentionne est invalide pour votre frère dans le cas donné. Ce qui invalide pourrait être compris comme suit : quand la question de la vérité de [C] est

soulevée, elle a pour effet d'instituer pour lui un nouveau contexte plus fin dans lequel tout jugement disant que « ce verre est vide » serait faux.

VII. LA SUBSTITUABILITÉ CONTEXTUALISÉE

Des phrases peuvent subir le même changement [*switch*] entre jugeabilité et non-jugeabilité, par le résultat d'un changement de contexte, même quand les objets eux-mêmes que l'on considère sont inchangés. Soient les énoncés : « Le bras de Cicéron est une partie de Tullius », ou « L'étoile du matin n'est pas une étoile », ou bien « Karol Wojtyła est plus intelligent que Jean-Paul II », ou encore « Superman a plus de succès avec les femmes que Clark Kent ». Ces exemples nous orientent vers une nouvelle espèce de solution aux puzzles classiques de la substituabilité. Je prends les phrases :

- [D] Héloïse croit que Superman peut voler.
[E] Héloïse ne croit pas que Clark Kent peut voler.

Ces jugements font un usage des phrases qui est tel qu'ils peuvent être vrais simultanément. On tient en effet « Superman » et « Clark Kent » pour des termes co-référentiels. C'est là le cas bien connu de Frege au sujet des croyances. Comme Kripke l'a montré, le même problème surgit en fait à propos de toute substitution.. Considérez :

- [F] Pierre croit que Paderewski a un grand talent musical.
[G] Pierre ne croit pas que Paderewski a un grand talent musical.

[F] et [G] pourraient être vraies l'une et l'autre, tandis même que les clauses en « que » sont identiques [*That-clauses*]. [F] pourrait être vraie parce que ce à quoi Pierre croit concerne un certain pianiste, tandis que [G] pourrait être vraie parce que ce à quoi Pierre croit concerne un homme politique éminent. Le musicien et le politicien sont le même homme, mais Pierre ne le sait pas. [F] et [G] ont pour sujet Pierre qui simultanément croit et ne croit pas la même chose. Le puzzle de Kripke est d'expliquer comment [F] et [G] peuvent être vrais sans contester la rationalité de ceux qui y croient.

On trouve dans la littérature une variété de réponses à ce puzzle. À l'un des extrêmes se trouve Frege lui-même. Frege déplore que les termes apparaissent dans le champ de verbes intentionnels n'ayant pas leurs références habituelles, et en fait renvoient à leurs sens, d'une façon qui postule des glissements de référence injustifiés par rapport à ce qui est le cas dans le simple discours.

À l'autre extrême, se trouve Russell qui parle de « propositions » comme s'il s'agissait d'entités : entités mises en relation avec les objets et les propriétés dont elles traitent, comme un tout entre en relation avec ses parties. Ce qui donne ce qu'on pourrait appeler une théorie identitiste du vrai, d'après laquelle rien au-delà ou par-dessus Superman en personne et la propriété de voler ne serait enveloppé dans cela même qui rend vrai que Superman puisse voler. Ce qui est vrai en pareil cas, est seulement la consistance du tout formé d'un objet pertinent et d'une propriété qui en forment les parties.

Frege, pourrions-nous dire, fait une postulation trop large, qui crée une lacune entre le porteur de vérité et ses référents (ordinaires). La position russellienne, d'un côté, nie complètement l'existence de ce genre de lacune. Clairement, au sens de Russell, rien ne s'oppose à une substitution *salva veritate*. Si « Superman » et « Clark Kent » réfèrent au même individu, alors les expressions exprimées par les phrases contenant ces termes sont identiques (elles ont les mêmes parties dans le même arrangement exact). Ce qu'on appelle la version « naïve », qui est une version moderne de la théorie de Russell, proposée par Salmon (1986) et Soames (1988) maintient à la fois : (1) que les expressions dénotantes préservent leurs références habituelles, et (2) que les termes co-référentiels sont entre eux substituables, même quand ils apparaissent dans les parcours des verbes intentionnels. Héroïse ainsi croit que Clark Kent peut voler *parce qu'elle croit [because] que Superman peut voler*. La différence entre les deux croyances rapportées par les expressions n'est pas de sémantique, mais dans la version naïve, une différence pragmatique, – elle relève des différentes présuppositions dont les locuteurs sont les porteurs. Le problème avec la substitution de « Clark Kent » par « Superman » dans [D] est vu comme reposant sur le fait que le résultat comporte une implication pragmatique, dès lors qu'Héroïse devrait accepter la phrase – « Clark Kent peut voler » – que justement elle n'accepte pas. Pourtant, il est vrai qu'Héroïse croit que Clark Kent peut voler, précisément dans le cas où elle croit que Superman peut voler.

Schiffer (1977), Richard (1990) et Crimmins (1992) partagent avec Salmon et Soames la thèse disant que les énoncés comme [D] et [E] véhiculent une information au sujet de la façon dont Héroïse pense différemment au même individu désigné. Mais ils pensent que ces sortes de pensées (des « sens » dans la terminologie frégeenne) entrent dans les conditions de vérité des rapports de croyances. Pour eux, par conséquent, il est faux de dire qu'« Héroïse croit que Clark Kent peut voler », parce que le second membre de la proposition établit une fausse affirmation sur le fait qu'Héroïse accepte l'énoncé : « Clark Kent peut voler ». Les attributions de croyance, dans cette perspective, font une référence tacite aux façons de penser du locuteur relativement aux objets auxquels se rapportent ces mêmes croyances. Cette vue est aussi connue sous le label du « point de vue des indexicaux cachés ». La raison en est que les énoncés d'attributions de croyance sont admis, telles les phrases contenant des indexicaux, comme n'étant absolument ni vraies ni fausses, mais vraies et fausses selon les contextes où elles sont employées pour exprimer des jugements.

Notre approche contextualiste plus radicale peut mettre de l'ordre dans cette famille disputée d'oppositions³. Selon nous, également, la substitution ou pas de termes co-référentiels peut se produire *salva veritate* en fonction du contexte – du contexte, dans lequel les jugements pertinents (sur des croyances ou tout autre chose) sont faits. Il ressort de là que le point de vue des indexicaux cachés produit, dans certains contextes, un résultat parfaitement correct.

3. Elle doit quelque chose sous ce rapport au contextualisme discuté par Richard (1990) et Sider (1995).

Ainsi dans ces contextes où les locuteurs et les auditeurs prennent soin de ce que le sujet de croyance est censé entendre par les termes qu'il utilise pour représenter l'objet auquel il croit : des contextes où il importe de savoir ce que pensent les sujets. La substitution, dans de tels contextes, est exclue, et des rapports de croyance tels qu'« Héroïse croit que Clark Kent peut voler » sont tenus pour faux. La substitution est également écartée dans un contexte similaire où Jean et Pierre parlent de leur amie Marie, et notamment sur la question de savoir si le jugement exprimé par :

[H] Marie croit que Clemens est un auteur célèbre

est vrai ou non. Ils savent déjà que Marie croit que Mark Twain est un auteur célèbre. La question est de savoir si elle utiliserait « Clemens » pour représenter « Twain ».

Dans d'autres contextes, cependant, la substitution – même dans la portée du verbe intentionnel – devient totalement permise. Examinons par exemple un contexte dans lequel Jean et Pierre se préoccupent d'établir si Marie croit que l'homme, Clemens, dépeint par cette peinture, est un auteur célèbre, et qu'ils ne s'occupent pas de savoir comment Marie elle-même pourrait ou voudrait exprimer ce qu'elle croit. Ici aucune restriction sur les termes utilisés pour représenter Clemens. Dans un tel contexte, [H] exprimerait un jugement vrai. Parce que John et Pierre sont dans un contexte où ils ne se concentrent pas sur la façon dont Marie réfère à Clemens, toute expression dénotante représentera les pensées de Marie à son sujet, y compris de purs outils démonstratifs.

Dès que dans un contexte il n'y a pas de restriction à la substitution, il arrive que nous puissions exprimer de manière vraie les croyances d'une personne en nous servant d'une phrase contradictoire, sans du tout indiquer de ce fait que la croyance de cette personne est contradictoire. Imaginons que Marie sache beaucoup de choses au sujet de Clemens, mais qu'elle ne croit pas qu'il soit un auteur. Jean montre un tableau de Clemens, et dit « Marie croit que cet auteur n'est pas un auteur ». Marie elle-même, bien sûr, ne dirait jamais dans aucun contexte « Cet auteur n'est pas un auteur » pour produire un jugement – nous voyons de ce fait que le cas de la substituabilité est étroitement lié à celui de la jugeabilité.

Notre approche contextualiste peut aussi résoudre quelques cas de malaise que nous éprouverions devant la validité de dérivations telles que :

Sally croit que George Eliot adorait les marmottes, et Jackie aussi
Par conséquent, il y a quelque chose qu'elles croient toutes les deux.

En vérité,

Sally croit tout ce que dit Jackie
Jackie dit que George Eliot adorait les marmottes
Donc, Sally croit que George Eliot adorait les marmottes.

De tels malaises surgissent quand Sally – à la différence de Jackie –, ne sait pas que « Mary Ann Evans » et « George Eliot » réfèrent à la même personne. Ici encore la théorie contextualiste implique que les inférences en question doivent être évaluées à la lumière d'un environnement pertinent ; et dans des

contextes dans lesquels on ne fait pas mention du fait que Sally se réfère à l'auteur de *Middlemarch*, ces inférences seront parfaitement valides.

Cela nous conduirait trop loin s'il fallait (d'un point de vue contextualiste) aborder en détail les manières d'après lesquelles sont affectés les termes singuliers projetés sur des portions de réalité correspondantes, par le fait que de tels termes apparaissent dans la portée des verbes intentionnels. (Prenons par ex. : « Cette nuit j'ai rêvé que j'étais Marilyn Monroe, et que je faisais l'amour avec moi-même ».) Remarquons seulement que notre approche peut aussi s'appliquer aux phrases qui donnent lieu à des occasions intuitives d'anti-substitution, y compris quand elles n'incluent pas de verbes intentionnels.

Imaginons par exemple que vous êtes en vacances à Gotham-ville et que vous entendez les phrases :

- [I] Clark Kent est entré dans la cabine de téléphone, mais Superman en est sorti.
 [J] Héloïse a embrassé Superman avant d'embrasser Clark Kent.

J'emprunte ces énoncés à Saul (1997) : ils servent à exprimer des jugements par des gens que vous-même, étranger aux us et coutumes de Gotham, rencontrez dans la rue.

- [K] *Clark Kent entra dans la cabine de téléphone, mais Clark Kent en est sorti.
 [L] *Héloïse embrassa Superman avant d'embrasser Superman

sont d'un autre côté non-susceptibles de jugement (ce que j'indique par l'emploi de l'astérisque). En plus, [J] et [L] – à condition qu'ils puissent former des jugements – sont faux. Ils sont semblables à des énoncés du genre : « L'étoile du soir est plus brillante que l'étoile du matin ».

Enfin l'énoncé :

- [M] Superman est Clark Kent

qui est en quelque sorte informé par le contexte de Gotham est à la fois jugeable et vrai, d'une façon qui le rend semblable à celui de Lowe « Le Mont-Blanc est plusieurs montagnes » mentionné plus haut en [A].

VIII. ÉTOILE DU SOIR, ÉTOILE DU MATIN

Matutinus est un astronome de la vieille école qui passe toutes ses matinées à regarder les cieux⁴. Matutinus ne sait pas que l'étoile du matin est identique à l'étoile du soir, mais son ami Noctis, qui pratique l'astronomie le soir seulement, lui a dit que l'étoile du soir est très brillante. L'objet que Matutinus observe ne lui semble pas être aussi brillant. Ainsi pense-t-il pour lui-même, du fait d'une ignorance partisane, que l'étoile du matin n'est pas aussi lumi-

4. Nos remarques ici font écho à des expériences de pensée du même genre considérées et rejetées par Kriegel (1998) et Saul (*op. cit.*).

neuse que l'étoile du soir. La phrase qu'il utilise pour énoncer son jugement *dans notre contexte* est proche d'une contradiction logique : pour nous, elle n'est pas un contenu de jugement (elle n'est pas sérieusement jugeable), bien que nous puissions déclamer les mots correspondants. Matutinus, qui n'est pas informé dans son contexte que les deux étoiles sont une et la même, peut parfaitement juger (à vue) qu'une étoile brille plus que l'autre.

L'intérêt prioritaire de Matutinus est l'objet qu'il appelle « l'étoile du matin ». Il travaille, selon notre expression, avec une portion de réalité qu'il découpe en dehors de tout ce qui arrive à cet objet quand il n'est pas visible le matin (Matutinus est agnostique à cet égard). Noctis, pour son compte, effectue une partition différente qui fait ressortir le même objet (à son insu), mais qu'il découpe en dehors de tout ce qui arrive à cet objet quand cet objet n'est pas visible le soir. Les deux partitions sont compatibles avec une série de perspectives possibles qui admettent l'identité ou la non-identité des objets inclus dans leurs domaines respectifs de premier plan.

Beaucoup de choses que dit Matutinus de l'Étoile du matin sont vraies. Par exemple : « L'étoile du matin est plus brillante que Mars ». Matutinus peut émettre des vérités en se servant d'énoncés qui réfèrent simultanément à l'une et l'autre étoile, telle que :

- [N] L'étoile du matin n'a pas de pouvoirs magiques, et l'étoile du soir non plus.

Mais de tels énoncés ne sont plus ouverts au jugement quand on découvre que l'étoile du soir et l'étoile du matin sont en fait la même étoile, et les choses empirent pour ce qui est des jugements faux. Car lorsque Matutinus emploie dans la même phrase les termes « l'étoile du soir » et « l'étoile du matin » pour dire « l'étoile du soir est plus brillante que l'étoile du matin », il tente d'effectuer une partition de réalité que la réalité ne peut pas soutenir – une partition qui cherche à reconnaître deux objets distincts et méréologiquement non-superposables dans le domaine d'avant-plan où ces objets ne peuvent être trouvés. Des jugements effectués sur la base d'un tel défaut de partition manifestent un type d'erreur spéciale qui les rend particulièrement instables. Une fois qu'il est reconnu que la réalité ne soutient pas de partitions de cette espèce, c'est une large famille de phrases du même genre qui ne sont plus susceptibles de jugement.

IX. LE BATEAU DE THÉSÉE

Un bateau navigue. Au cours des années, ses parties une à une sont remplacées, planche après planche. Un conservateur collecte ces planches et les rassemble dans leur arrangement original. Il y a maintenant deux bateaux. Chacun d'eux renvoie d'une certaine manière au bateau d'origine, mais lequel lui est identique ?

Notre théorie des contextes et des partitions peut aussi s'appliquer à ce problème. La solution réside une fois encore dans le fait de prendre au sérieux

les différentes manières par lesquelles les termes référentiels sont projetés dans la réalité, de façon diffuse, sur leurs objets. Dans certains contextes, nos termes réfèrent de telle sorte qu'il sera dit vrai que le bateau est encore, après toutes ses réparations, le même bateau qu'à l'origine. Ces contextes sont ceux où l'on s'intéresse à la fonctionnalité du navire, qui le fait voguer de port en port. Nos partitions dans ce contexte sont calquées sur l'existence des planches emboîtées à l'intérieur du navire (sans en tenir compte d'ailleurs). Dans d'autres contextes, par exemple dans les musées d'archéologie navale, nos termes réfèrent d'une telle façon que seules nous importent les planches elles-mêmes, en sorte que le bateau désassemblé ne cesse pas pour autant d'exister.

Pour Simons (1987), ces deux façons de regarder à l'identité dans le temps impliquent différentes notions d'identité : identité fonctionnelle pour le propriétaire du bateau, identité matérielle pour le restaurateur. Simons est très près de donner une version correcte. Mais encore une fois notre théorie contextualiste est plus radicale, puisqu'elle garantit une série plus large de contextes possibles et actuels où les relations de succession tracées dans le temps laissent la capacité de déterminer des familles correspondantes de jugements d'identité. Ainsi dans ce cas particulier, le propriétaire du navire et le restaurateur peuvent produire des jugements d'identité qui sont vrais relativement au bateau original, bien qu'il n'y ait évidemment aucun contexte dans lequel les deux ensembles de jugements peuvent être rendus vrais ensemble. Il suit de là qu'il n'y a pas de contexte où nous pouvons nous servir de la transitivité de l'identité pour aboutir à une contradiction. Selon nous, toutefois, le mot « identité » peut conserver un statut univoque.

X. CONTEXTUALISME ÉPISTÉMOLOGIQUE

Nous pouvons maintenant étendre notre thèse au contextualisme épistémologique. Notre intérêt premier est pour le scepticisme, et ce que j'appelle le « problème de la grange ».

Le scepticisme commence ainsi : si une justification maximale des croyances est requise pour que quelque chose soit connu, alors il est impossible de rien connaître. La raison en est que la connaissance est impénétrable sous une implication connue.

Cela signifie que si vous savez que p , et si vous savez que p implique q , alors vous devez aussi savoir que q . Le sceptique se sert de la contraposée de ce principe de fermeture pour la connaissance, en argumentant que si vous échouez à savoir que vous n'êtes pas victime d'une hypothèse sceptique (par exemple, l'hypothèse que vous êtes un cerveau dans une cuve), alors – puisque vous savez que les propositions les plus familières (comme celle qui établit que vous avez deux mains) entraînent la négation de cette hypothèse – il doit s'ensuire que vous échouez aussi à savoir aucune de ces propositions familières. Ce qui veut dire : si vous ne parvenez pas à savoir en quoi une hypothèse sceptique est vraie ou fausse, alors, pourvu que vous sachiez que le fait

« que vous avez deux mains » entraîne la négation de cette hypothèse, il suit logiquement que vous échouez aussi à savoir que vous avez deux mains.

Dans notre théorie toutefois, comme nous l'avons vu du verre vide et de votre frère assoiffé, il y a des contextes dans lesquels des implications autrement manifestes sont bloquées. Quand votre frère assoiffé prononce : « ce verre est vide », l'inférence à « ce verre ne contient aucune molécule d'eau » pour lui n'est pas disponible. Extraire cette inférence donnée entraînerait un changement de contexte, qui mettrait immédiatement votre frère dans la position où tout jugement qu'il pourrait préférer pour donner un contenu à « ce verre est vide » serait faux.

Quelle chose de très similaire se produit en effet dans chaque contexte où vous jouissez d'une connaissance ordinaire. Si vous dites, dans un contexte ordinaire : « Je sais qu'il est 4 heures », alors un énoncé comme « Je ne sais pas si je suis ou si je ne suis pas un cerveau dans une cuve » est sans contenu jugeable. À aucun titre, vous ne pouvez rester dans le contexte ordinaire, et vous prononcer sincèrement sur cette phrase, qui demanderait que vous changiez de contexte. Quand le changement s'est opéré, il est parfaitement faux de dire « Je sais qu'il est 4 heures », parce que le contexte plus strict impose des critères de justification plus stricts eux aussi. Mais cela ne porte nullement atteinte à l'existence de ce que nous savons, tous autant que nous sommes, un savoir que nous continuons à posséder dans ces contextes ordinaires et originaux, où nous nous trouvons, au moins la plupart du temps, heureux de vivre.

Venons-en à la grange. Vous regardez la seule grange authentique dans une région où se sont multipliées les façades de grange. Vous dites : « Je sais que c'est une grange ». Intuitivement, vous manquez de savoir que c'est une grange, puisqu'il se trouve que vous êtes – par accident – en train de regarder la seule grange authentique dans la région, et aucune des façades nombreuses qui y ressemblent. Selon notre point de vue contextualiste, au contraire, vous pourriez fort bien être dans un contexte où ce cas ne compte pas pour une connaissance authentique. Votre contexte peut être un contexte où on ne peut plus local, dans lequel cette grange seule vient au centre de votre attention : ou encore ce peut être un contexte fort éloigné, dans lequel les multiples granges réelles dans les environs suffisent à vous faire voir que cette grange est typique. Pourtant, il y a aussi des contextes intermédiaires où le fait qu'il y ait tellement de granges factices dans votre environnement immédiat suffit à jeter le doute sur votre prétention à la connaissance. Ce sont là des contextes où vous devez avoir eu une connaissance additionnelle des environs, de sorte que c'est un accident simplement qu'il en soit ainsi, et donc un pur accident aussi que vous ayez acquis la conviction d'avoir en face de vous cette chose qui est une grange. Si vous aviez su qu'il y a de multiples façades de grange dans les environs, vous auriez été beaucoup plus sceptique en face de celle-là. Vous avez perdu maintenant, semble-t-il, cette connaissance. Mais dans un tel contexte, il est probable que vous allez l'acquérir bientôt. – Peut-être continuerez-vous sur la route, et vous remarquerez que la prochaine grange n'est rien qu'une façade, ou bien vous rencontrerez un acteur qui vous dira qu'un décor de film a été construit dans la région. Selon notre théorie, vous savez

dans un contexte donné que la chose que vous avez devant vous est une grange, mais vous êtes dans un contexte instable, susceptible d'un changement subit qui fera que vous retirerez votre prétention à la connaissance.

Nous pouvons voir aussi comment ce que nous disons ci-dessus interfère avec la terminologie des partitions. Dans le premier cas, celui du contexte très local, la partition correspondant à votre usage du terme « grange » se projette exclusivement sur la grange qui est devant vous. Dans le second, celui du contexte à large échelle, la partition est associée à votre jugement dans un domaine, comme celui du Wisconsin, par exemple. Votre partition se projette sur un mode indéterminé à travers toutes les granges existant dans ce domaine, et le faisceau des façades de grange dans votre environnement immédiat est découpé dedans. Dans le contexte intermédiaire – celui est qui est problématique –, quand vous essayez par contre de projeter une partition de type *grange* sur le domaine immédiatement pertinent pour vous (par exemple dans le domaine de toutes les granges qui sont maintenant dans votre champ visuel), alors votre tentative échoue parce que la réalité ne peut soutenir une partition de l'espèce demandée.

Vous voici donc dans une posture qui ressemble beaucoup à celle d'un scénariste à la Gettier : *l'horloge arrêtée*. Vous regardez l'horloge, vous voyez qu'il est 1 h 37. Mais vous n'avez aucun moyen d'évaluer que l'horloge est cassée. C'est une pure coïncidence que vous la regardiez exactement à 1 h 37, le seul moment du jour où elle montre l'heure exactement. Nous ne voulons pas dire que vous savez qu'il est 1 h 37, mais que votre connaissance est une forme très instable de connaissance, parce que ce jugement, comme tous les jugements de même sorte et de même étiole, peut très bien se trouver associé à une partition afférente aux positions successives (distinctes) des aiguilles de l'horloge dans le temps – une partition que la réalité, ici, ne peut pas soutenir.

XI. NOUVELLE LUMIÈRE SUR LES VALEURS DE VÉRITÉ LACUNAIRES

S'intéresser aux contextes et aux partitions nous permet de jeter une autre lueur sur la théorie de la superévaluation : elle nous révèle qu'un grand nombre d'exemples d'énoncés qui étaient sujets à des lacunes et donc qui n'avaient pas de valeurs de vérité, ne connaissent pas ces mêmes lacunes dans les contextes normaux. L'énoncé :

[O] Les lapins font partie du Mont-Blanc,

dans un cadre supraévaluationniste, pourrait être vrai, selon qu'on fasse en sorte de ne pas prendre la décision de considérer tel ou tel agrégat spécifique de molécules dans l'extension du Mont-Blanc ; et faux, dans d'autres cas. D'après la version contextuelle de la référence cependant, ce n'est pas une conclusion qui en dérive normalement. Car, nous l'avons vu, [O] *n'est pas un contenu jugeable*. Il en va de même pour les autres types de cas. Nous avons besoin de reconnaître trois grandes alternatives et les énoncés correspondants

qui les concernent. Désormais, elles ont leurs étiquettes : *jugeable et vrai*, *jugeable et faux*, *non-susceptible de jugement*. La même phrase peut en principe (dans différents contextes) instancier les trois types.

Quand il s'agit des jugements proprement dits, d'un autre côté, une telle variation est impossible : dans chaque cas, c'est une autre affaire de savoir si un jugement est vrai ou n'est pas vrai. Car c'est comme si chaque jugement emportait avec lui son contexte, de telle sorte qu'évaluer un jugement comme étant « supra vrai » ou « supra faux », revient à évaluer à chaque cas le jugement dans son contexte. Ce qui implique le principe suivant :

Un jugement de la forme « P (a₁ ..., a_n) » est supra-vrai si et seulement si :

- (T 1) Le jugement réussi impose, dans son contexte C, une partition de réalité, où les portions de réalité correspondant à ses termes singuliers de référence (a₁ ..., a_n), qui constituent un tel jugement, sont reconnues.
- (T 2) Les familles associées d'agrégats F₁ ..., F_n compatibles avec cette partition sont telles que, de quelque manière que l'individu f_i ait été sélectionné parmi les multiples F_i, l'énoncé « P (f₁ ..., f_n) » reste vrai.

Un jugement est supra-vrai, si et seulement si, il est vrai sous toutes les façons où nous placerons les membres du terme « multiple » dans les extensions des termes correspondants. « Bruno est dans le séjour » est supra-vrai quand votre emploi de « Bruno » singularise une portion de réalité, et que tous les agrégats compatibles avec cette chose singulière que vous avez choisie sont effectivement dans le séjour.

Il est important que, dans l'approche contextualiste, la supra-vérité et la supra-fausseté ne soient pas symétriques. Alors qu'il n'y a qu'une seule manière sous laquelle un jugement d'une certaine forme est supra-vrai, il peut être supra-faux de deux façons distinctes que l'on peut formuler comme suit :

Un jugement de la forme « P (a₁ ..., a_n) » est supra-faux si et seulement si :

ou

- (F 0) Le jugement échoue à imposer dans son contexte C une partition de la réalité, où les portions de réalité, qui correspondent à ses termes constituants de référence, les termes singuliers « a₁ », ..., « a_n », sont reconnues.

Ou bien à la fois :

- (F 1) le jugement réussit à imposer dans son contexte C une partition de réalité, où les portions de réalité qui correspondent à ses termes singuliers de référence « a₁ », ..., « a_n », sont reconnues, *et*
- (F 2) les familles associées d'agrégats F₁ ..., F_n compatibles avec cette partition sont de telle sorte que, de quelque manière que nous ayons sélectionné individuellement f_i parmi les multiples F_i, l'énoncé : « P(f₁ ..., f_n) » reste faux.

Imaginez que Bruno soit dans la cuisine, mais que votre mari, au regard un peu troublé, tout en visant une composante du mobilier plus ou moins ressemblante à un chat, prononce : « Votre chat est dans le séjour ». Ce jugement est supra-faux en vertu de (F0). Il n'y a aucune portion de réalité du type « féline-dans-le-séjour » qui puisse soutenir ce genre de partition. Mais imaginez alors que vous regardiez Bruno dans la cuisine, et disiez « Bruno est une licorne ». Ce jugement est lui aussi supra-faux, étant donné que (F1) et (F2) sont satisfaits. Votre jugement projette avec succès une famille d'agrégats d'une espèce appropriée, sauf qu'il est faux de chacun de ces agrégats qu'il soit de l'espèce licorne. Le rôle de (F0) est de mettre à part, avant que ne commence l'évaluation, des tentatives douteuses de partition (celles qui résultent notamment de ce qu'Evans appelle « l'usage complice de termes singuliers dont la référence est vide », dans *The Varieties of Reference*, p. 123).

On ne peut clarifier ce qui est dit ci-dessus qu'à la condition que le concept de partition et le concept de recognition (mettre en relief, isoler, placer au premier plan) aient été précisés : j'y viendrai dans la suite. Pour le moment, nos formulations suffisent à montrer pourquoi les jugements communément tenus pour tomber dans les lacunes des valeurs de vérité, ne le font pas systématiquement.

XII. LA MAISON DE FRED

À l'appui de la thèse, selon laquelle les jugements de la vie quotidienne peuvent manifester des lacunes dans leurs valeurs de vérité, Lewis a offert l'exemple suivant, je pense le meilleur de ceux qu'il a donnés. Un étranger est en train de visiter la maison de Fred. Cette personne pose la question de savoir si le garage attaché à la maison est ou n'est pas *une partie* de la maison. Vous pouvez raconter beaucoup d'histoires supra-vraies sur la maison de Fred, sans jamais considérer si oui ou non la maison comprend le garage comme partie. Comme le dit Lewis :

Vous dites qu'un architecte de renom a dessiné la maison de Fred : il ne vous a jamais traversé l'esprit de vous demander si par « maison » vous entendiez quelque chose incluant ou n'incluant pas le garage qui y est attaché ; aucune convention établie, ni aucun fait secret ne décide de la chose. C'est sans importance : vous saviez que ce que vous disiez était vrai de toute manière (1993, p. 172)

Prenons maintenant l'énoncé :

[P] Le garage attaché ne fait pas partie de la maison de Fred.

Cette phrase devrait être prise comme tombant dans une lacune : elle n'est pas supra-vraie, parce que le jugement correspondant est vrai sous certaines conditions seulement, où nous choisissons de ne pas décider pour savoir si oui ou non le garage fait partie de la maison de Fred, et faux dans les autres cas.

Mais le meilleur exemple de Lewis n'est pas encore traité. Car il faut encore décrire de manière cohérente un contexte C, dans lequel [P] servirait pour ainsi dire de véhicule au jugement. Et il faut faire en sorte à la fois : (i) que les conditions strictes qu'il s'impose à lui-même en C soient effectivement remplies ; et (ii) qu'au jugement résultant soit assignée la valeur *vrai*, dans certaines évaluations compatibles avec C, et la valeur *faux* dans les autres cas.

Or il est difficile d'imaginer des contextes où (i) et (ii) sont satisfaits ensemble. Nous l'avons déjà vu dans le cas de l'inspecteur des services de l'hygiène (cf. la phrase [B] ci-dessus) : très naturellement, la plupart des contextes imposent de fortes contraintes au genre d'agrégats disponibles pour que s'effectue la superévaluation. On peut concevoir des contextes où il est possible de juger que [P], où (i) est satisfait, mais non pas (ii). Le fait que de tels contextes soient purement concevables, bien sûr, ne permet pas d'établir que des contextes soutenant de telles lacunes ne pourraient pas exister pour [P], et pour d'autres cas semblables. Décrire un tel contexte peut nous aider seulement à statuer sur ce point.

L'obstacle que nous devons franchir est celui de la sincérité : pourquoi, si les faits sont tels que Lewis les décrit, devrait-on utiliser [P] pour exprimer un jugement authentique ? Considérez bien ceci : vous êtes abordé par l'étranger et vous assurez [P], parce que vous vous souvenez plus ou moins obscurément que les plans de la maison de Fred incluaient une frontière démarquant un « garage » de la « maison », l'un et l'autre étant étiquetés comme tels. Votre jugement imposerait à la réalité une partition, et à l'intérieur même de la mitoyenneté de la maison de Fred, présupposant que cette réalité contient, avant tout jugement, une limite de cette sorte. Toutefois, si les conditions posées par Lewis sont satisfaites, alors il n'y a pas de frontière de ce type dans la réalité. Votre essai pour imposer cette partition échoue, et votre jugement est supra-faux en vertu de (F0).

Ces sujets sont compliqués par le fait que la frontière que vous croyez existante n'est pas *bona fide*, comme elle le serait physiquement par les murs ou par le toit de la maison de Fred. Plutôt, c'est une frontière *fiat*, – le genre de frontière que nous avons décrétée, comme pour les recensements ou pour les districts postaux : elle résulte d'une imposition plus ou moins arbitraire (Smith, 1995, Smith & Varzi, 2000). Pourtant ces frontières *fiat* sont des *parties bien réelles de réalité*, dès lors qu'elles ont été dûment fixées par une source autorisée. L'histoire des conflits internationaux montre comment de tels partages de réalité peuvent avoir une importance capitale pour la survie de l'humanité. Comme les frontières de type *fiat* sont le résultat d'une imposition arbitraire, la tentation surgit toutefois de supposer : 1) qu'il n'y rien de concret sur lequel elles reposent ou ne reposent pas, 2) qu'il n'y a pas de conséquence si elles sont infiltrées dans la réalité de façon idiosyncrasique.

La question peut être éclaircie en se reportant à un cas réel où il y a un déficit de frontières (*fiat*), pris sur le modèle de l'exemple fictif de Lewis. La Suisse, l'Allemagne et l'Autriche se partagent au cœur de l'Europe un certain lieu mitoyen, quelque part dans les alentours du lac de Constance. Comme souvent en la matière, il n'y a pas d'écrit ou de traité international qui établisse où, que ce soit dans, ou autour du Lac, passent les frontières respectives (un

état de choses qui donne occasion à des disputes, notamment pour ce qui est du droit de pêche sur différentes portions du Lac). Si vous pointez un volume d'eau d'1 km de large, au centre du lac, et que vous dites :

[Q] Cette eau est en Suisse,

ici aussi il n'y a pas de convention reconnue, ni de fait secret, qui décidera de ce qu'il en est. Qu'est-ce cela signifie ? Ce n'est pas que [Q] affirme une vérité selon certaines évaluations, et une fausseté selon d'autres. Bien plutôt, par le critère (F 0), cela signifie simplement que [Q] est (supra) faux. Quiconque utilise [Q], pour faire un jugement dans le contexte des lois internationales ayant cours aujourd'hui, commet la même sorte d'erreur radicale que Matutinus quand il juge que l'étoile du soir est plus brillante que l'étoile du matin. Car dans les deux cas, *la réalité n'est pas telle qu'elle soutienne une partition de l'espèce requise*. Tout se passe donc comme si le jugement pertinent n'atteignait même pas la case départ : nous ne sommes pas en capacité d'évaluer sa vérité ou sa fausseté, via l'attribution de portions spécifiques de réalité pour les termes singuliers qui y figurent.

Et [P] aussi est simplement (supra) faux, pour une raison analogue.

Nous sommes maintenant avertis sur ce que les partisans des lacunes de valeurs de vérité (dans une optique de superévaluation) ont besoin de trouver pour défendre leur position. De tels trous ne peuvent arriver que si (T 1), et donc aussi (F 1) sont satisfaits. Le partisan des lacunes doit fournir un exemple de phrase, par exemple de la forme « P (a_1, \dots, a_2) », et un contexte C sans accros, dans lequel cette phrase est utilisée pour former un jugement, – mais un jugement tel qu'il détermine aussi des familles F_1 et F_2 : des portions de réalité incorporant deux paires ou plus d'agrégats, f_1 et f_2 , et f'_1 et f'_2 , et qui soient telles que P (f_1, f_2) et non-P (f'_1, f'_2).

Soit [R] : Cette coulée de neige et de roche fait partie du Mont-Blanc.

Cette phrase est prononcée par un montagnard désignant un agrégat de rochers humides qui sont exactement sur le point de commencer à descendre lentement la face de la montagne. Prenez $f_1 = f_2 =$ la coulée, et soit $f'_1 =$ le Mont-Blanc plus la coulée, $f'_2 =$ le Mont-Blanc sans la coulée. Posons que P = *est une partie de*. Pour les amis des trous, il faut encore que nous décrivions un contexte sans accros, dans lequel [R] serait effectivement utilisé pour produire un jugement véritable. Il semble néanmoins que dès que l'on parvient à décrire un tel contexte – imaginons par exemple que notre montagnard soit aussi un expert habilité par le gouvernement à déterminer où le Mont-Blanc finit d'être le Mont-Blanc, par exemple s'il fallait en extraire du minerai – alors l'argument qui nous a servi pour écarter les lacunes sémantiques dans les cas de la maison de Fred et du Lac de Constance pourrait être sollicité à nouveau⁵.

5. On peut penser à un analogue temporel du même phénomène. Supposons que Géraldine fasse un testament. Si elle meurt avant minuit à une certaine date sa fortune entière ira à A. Si d'un autre côté, elle décède plus tard, sa fortune ira à B. Malheureusement, ses souffrances finales

Reconnaissons-le, ces questions sont plus traîtresses pour ceux qui s'emploient à éliminer les trous, quand nous sommes confrontés à des jugements exprimant des prédicats vagues, par exemple :

[S] Jean est chauve,

(où Jean est un cas limite). Un certain progrès a été fait avec la contextualisation du jugement. Sous le même rapport, considérez la manière d'après laquelle aux phrases qui affirment la platitude de quelque chose, nous assignons la valeur vrai dans certains contextes, faux dans d'autres contextes. D'une route particulière, un habitant de la Suisse peut soutenir qu'elle est plate, tandis qu'une personne originaire de Hollande, ayant là-dessus des critères plus stricts, le niera. La personne originaire de Suisse est habituée à un paysage de montagnes, et elle estimera qu'une route qui a quelques petites surélévations est quand même plate, à la différence d'une personne venue de Hollande. Les jugements émis par elles seront toutefois, dans leurs contextes respectifs, vrais absolument, vrais et supra-vrais.

Il en va de même d'un jugement qui dit que Jean est chauve. Jean est un cas limite : quelqu'un qui, en l'espace de 4 années, aura perdu tous ses cheveux, mais qui, il y a quatre ans seulement, était réputé pour l'abondance de sa chevelure. Il existe des contextes dans lesquels « Jean est chauve » peut servir à former un jugement. Vous voyez Jean sous un mauvais jour, qui exagère sa récente calvitie. Vous avez entendu dire que Jean a récemment perdu tous ses cheveux, et vous vous précipitez pour conclure trop rapidement. Vous faites un usage idiosyncrasique de « chauve » (la cellule calvitie, dans votre partition de l'espace de densité capillaire est plus large que dans les cas standards). Mais dans les contextes où il n'en va pas de même, et ils sont nombreux, vous avez tort : [S] tout simplement est non-susceptible de donner lieu à un jugement. *Cela fait partie de ce que nous voulons dire quand nous disons que Jean est un cas limite de calvitie*. Dans la plupart des contextes, par conséquent, même [S] n'est pas en situation d'exprimer un jugement qui entraînerait une lacune sémantique de sa valeur de vérité, si l'on s'en tient à la superévaluation déjà mentionnée.

XIII. LE RENDRE-VRAI [TRUTHMAKING] ET LE VAGUE

Imaginez que Jean embrasse Marie sur la joue, à midi, un certain mercredi, dans votre café favori. Souvent Jean embrasse Marie sur la joue, mais embrasser Marie sur la joue à midi, ce mercredi-là, est quelque chose qu'il ne peut

durent jusqu'à quelques secondes juste avant minuit : selon Heller (2000), on peut dire que « Géraldine est décédée avant minuit », n'est ni supra-vrai, ni supra-faux. Seulement, une nouvelle fois, nous pouvons examiner le contexte où elle se trouve : « Géraldine est décédée avant minuit » servirait à produire un jugement déterminé, par exemple devant une cour de justice examinant les dernières volontés de cette dernière. Le tribunal alors aurait recours à une procédure pour éliminer cette lacune dans la valeur de vérité, il évaluerait l'entrée d'une expression dénotant « l'heure de la mort » sur le certificat de décès.

faire qu'une seule fois. Vous êtes assis dans un coin du café, observant Jean et Marie. À midi sonnant, ou presque, vous jugez qu'ils s'embrassent l'un l'autre. Ce jugement n'est rien qu'un épisode mental. Qu'est-ce qui fait que votre jugement est vrai ? De nouveau notre réponse implique en première approximation une certaine démarcation bizarre de réalité où la portion considérée serait : *le fait que John embrasse Marie*. Le problème se pose de savoir quelle est la relation entre le jugement et la portion de réalité pertinente qui rend vrai le jugement, et cette relation est plus complexe qu'il n'apparaît. Car de même qu'un terme référentiel se projette de façon diffuse sur la réalité venant au premier plan, de même ici dans les cas de ces sortes de jugements (vrais, empiriques, et logiquement non composites), nous sommes concernés par la façon dont ils projettent diffusément une portion de réalité pertinente qui entre dans la relation de « rendre vrai ».

Cette portion de réalité en question doit inclure dans le cas donné un certain événement du baiser. C'est ce dernier, et rien d'autre, qui est responsable de la vérité de votre jugement disant que Jean embrasse Marie. Mais quel événement (quelle portion de réalité) cela peut-il être ? On ne sait pas où commence le baiser : quand Jean bouge la tête en direction de Marie ? Ou quand ses lèvres effleurent sa joue ? Faut-il inclure dans l'événement-baiser les pensées associées à Marie qui passent alors dans la tête de Jean ? Faut-il y inclure les battements de cœur de Jean, ou le tranquille élargissement du sourire de Marie ? On ne voit certainement pas en quoi une parcelle de réalité déterminée pourrait mériter, plus qu'une autre, de servir de vérifacteur pour le jugement en question. Il y a de multiples parcelles de réalité qui jouent ce rôle, certaines ne diffèrent entre elles que de bien peu de chose, et toutes sont également de bons vérifacteurs du jugement qui porte sur le fait que Jean embrasse Marie. Dans le cas du jugement en effet, les choses se compliquent encore, puisque la famille des vérifacteurs fait qu'ils peuvent se recouvrir méréologiquement, fût-ce à un degré minimal. La raison en est que le rôle du vérifacteur peut être joué non seulement par des parcelles de réalité qui sont « presque identiques » au sens de Lewis, pour l'événement-baiser – mais aussi par une variété de fusions méréologiques plus grandes ou plus petites : par exemple par la somme méréologique de Jean et du baiser, de Marie et du baiser, de Jean et de Marie et du baiser, etc.

Qui plus est nous pouvons rencontrer une quantité non moins opulente de fusions méréologiques qualifiées pour servir de vérifacteurs, si nous nous déplaçons dans la direction opposée, en essayant d'isoler de plus fines portions de réalité rendant vrai le jugement, dans la région où Jean entre en contact avec la joue de Marie. C'est parce que le baiser de Jean occupe un laps de temps donné, et qu'il y a ainsi des tranches de temps plus ou moins instantanées de baiser, chacune pouvant servir de vérifacteur pour le jugement donné. Pour ces raisons aussi, nous devons conclure que la relation de « rendre vrai », comme dans le cas de la référence, est une relation de un-à-plusieurs.

XIV. LE PROBLÈME DE LA GRANULARITÉ TEL QU'IL SE POSE

Pour permettre de rendre compte, de façon plus raisonnable, de la relation de « rendre vrai », nous devons examiner comment les deux occurrences distinctes – Jean qui embrasse Marie, et votre jugement rendu au même moment – sont mises en rapport. Votre jugement est un jugement perceptuel : c'est un cas de *voir que*, et il peut être comparé une nouvelle fois à un faisceau de lumière qui éclaire et met en évidence une certaine portion de réalité. Il sépare le monde en deux parties : 1/ l'événement du baiser (pris au sens large), 2/ son complémentaire, qui comprend toutes les portions de réalité qui ne tombent pas sous la portée de votre projection présente. Le problème qui se pose à nous est que nous n'avons pas affaire à une partition géographique, puisqu'il s'agit plutôt de comprendre que cette séparation est marquée par une certaine granularité. Les neutrinos qui traversent Marie, et les molécules du genou de Jean ne font pas partie de l'objet de l'acte perceptif. Il serait contre-intuitif d'asserter qu'ils participent de ce qui rend le jugement vrai. Lequel jugement serait tout de même vrai si les neutrinos ne passaient pas par là.

Mais cela crée des difficultés pour tous ceux qui pensent comme nous que la méréologie est un outil indispensable à une ontologie cohérente. Et, en effet, la relation d'une partie à son tout est transitive. Soit un vérifacteur x pour votre jugement p , d'après quoi Jean embrasse Marie. Supposons que x consiste dans l'ensemble des parties de Jean, de Marie, et de l'événement relationnel du baiser (quel que soit ce dernier), lesquels sont impliqués dans le fait de rendre vrai que Jean embrasse Marie. Nous obtenons la triade inconsistante :

- A. Les molécules à l'intérieur de Jean sont des parties de Jean
- B. Jean est une partie de x .
- C. Les molécules à l'intérieur de Jean ne font pas partie de x .

Certains pourraient reconstruire ce trilemme en relation avec des faits, des états de choses, des situations, ou avec tout autre candidat choisi pour entité capable de rendre vrai. Des contreparties du trilemme peuvent aussi être construites, afin d'accueillir d'autres animaux familiers du bestiaire philosophique : des surfaces, des *sense-data*, des aspects, des ombres, des personnes, des *noemata* de Husserl, le « monde phénoménal » de Kant, les « objets-substitutifs » de Fine, etc.

La transitivité de la relation partie-tout donne à la méréologie la même force corrosive s'appliquant à notre ontologie habituelle (faite de personnes, de mains, d'horloges, et ainsi de suite) que celle que possède le scepticisme quand il s'applique à la théorie du sens commun. De même que le scepticisme sous-détermine la connaissance, la méréologie sous-détermine le monde ordinaire des objets mésoscopiques (ou de taille moyenne), puis celui des événements (jouer, se battre, cuisiner, parier, etc.) : elle force beaucoup à conclure – dans la filiation d'Armstrong, à d'autres que lui – que la seule bonne ontologie (la

seule science) est une ontologie (et une science) des atomes ou des éléments ultimes.

Si l'on trouve un moyen de résoudre le trilemme et de bloquer la transitivité de la notion de partie à tout, alors nous serions en mesure de rendre justice de ces entités d'ordre méréologique – et par là même de sauver l'ontologie du monde des objets ordinaires. En plus, nous ferions place dans l'orbite de la théorie des vérificateurs pour des vérités qui regardent les sciences intermédiaires : la biologie, la linguistique, la géographie, l'histoire militaire, et tant d'autres encore.

Communément notre problème est écarté : on refuse de traiter sérieusement de telles entités *comme des entités*. On parle d'une « erreur de catégorie ». Il n'est pas permis de demander, par exemple, si les molécules de peinture sont une partie ou ne sont pas une partie du *sense datum* de Jean quand il regarde un mur peint, et les phrases qui pourraient servir de réponse à de telles questions ont été considérées pendant très longtemps comme non-susceptibles de jugement dans certains contextes.

De belles âmes persistent encore à estimer que de telles questions sont parfaitement vaines. Un standard consiste à adopter la phrase « sous une description » ou quelque locution comparable. Dans la solution comme celle que nous préconisons, il serait vrai toutefois que cette molécule est une partie de Jean sous une description (par exemple : *son corps physique*), mais ne serait pas une partie de Jean sous telle autre description (par exemple : *objet visible à l'œil nu*). Pourtant si Jean est justement une entité une et la même sous ces différentes descriptions, alors il conserve aussi, sous chaque description, toutes ses parties identiques. Mais si, d'un autre côté, on soutient que Jean est une entité différente sous une description de l'entité qu'il est sous une autre description, on ne comprend pas la différence, et nous sommes ramenés au trilemme.

Une alternative est de concevoir les entités auxquelles nous faisons référence comme des créatures de notre pensée, ou appartenant éventuellement dans pareils cas à un troisième monde intermédiaire, entre celui de l'esprit et le monde extérieur de la réalité physique. Mais dès que nous retournons au monde et à nos jugements empiriques vrais dirigés vers lui, dès qu'on se demande ce qui les rend vrai, il devient clair que cette solution créationniste ne marche pas.

La plus prometteuse solution (pour résoudre le trilemme) repose sur la théorie des ensembles. La relation d'appartenance des membres à l'ensemble, après tout, n'est pas transitive. Cependant le coût est trop élevé, si l'on entend bloquer la transitivité avec cette théorie. Quand elle est prise réalistiquement, la théorie des ensembles force à identifier les éléments (*Urelemente*), à partir desquels des structures plus larges sont construites par des moyens ensemblistes. Est-ce que de tels éléments entrent en jeu dans l'événement complexe du fait que Jean embrasse Marie ? Et même si des éléments appropriés – des atomes et des molécules – semblent eux-mêmes se proposer pour une construction ensembliste, d'autres problèmes surgissent, puisqu'il se trouverait que notre ontologie serait contrainte, ou bien de travailler exclusivement avec ce qu'Armstrong appelle des éléments derniers dits « atomiques » (entités encore

inconnues et qu'une science future promet de révéler), – ou bien de n'exposer plus qu'un beau désordre, avec de multiples copies d'objets reconstruits offrant différents niveaux de granularité (Jean et Marie comme ensembles d'atomes, ensemble de molécules, ensemble de cellules, et ainsi de suite). Le problème des copies surnuméraires ne se pose pas pour la méréologie, puisque les sommes méréologiques d'atomes, de molécules, de cellules, etc., qui constituent Marie, sont un seul et même objet. Et c'est ce phénomène justement qui ouvre la porte au trilemme.

On notera en passant que la sémantique ensembliste évite le problème de la granularité des copies d'une autre façon : elle répugne au réalisme ontologique. Une telle sémantique ne s'occupe pas du tout de Jean et de Marie (ni de leur union sporadique par un baiser) : elle n'a affaire qu'à des substituts dénaturés. Le domaine du modèle pertinent ne compte pas Jean et Marie, ni d'ailleurs aucun autre citoyen de ce monde changeant de chair et de sang, mais seulement des contreparties abstraites, taillées pour jouer un rôle algébrique. Le trilemme ne se pose pas, puisque ce qui n'est pas fait de chair et de sang n'a pas de parties de chair et de sang. Mais étant donné que la sémantique joue ainsi avec des termes de remplacement, la question reste posée en ce qui concerne la façon dont nos jugements se rapportent à la réalité.

XV. LE PROBLÈME DE LA GRANULARITÉ RÉSOLU

Voyez ce qui arrive quand vous observez un échiquier. Vous opérez avec une partition du monde entre d'un côté la région de l'échiquier sur laquelle vous vous concentrez et ce qui est au-delà. Votre concentration s'accompagne d'une certaine granularité : ce qui vous intéresse, ce n'est pas les atomes et les molécules dans les pièces et sur l'échiquier, mais les pièces elles-mêmes sur l'échiquier. Vous ne les voyez pas comme une liste de choses ou comme un ensemble : vous considérez qu'elles existent dans un certain arrangement. La plaque est constituée de cellules (des carrés), où certaines pièces de formes spécifiques sont situées. Vous avez besoin de centrer votre attention sur la notion de partition, et sur la notion associée de case. Or vous reconnaissez de suite que ces divisions spontanées ont une certaine granularité. Une carte de France qui contient 91 *départements* et 311 *arrondissements* fournit un exemple proche du genre de partition que vous avez en tête. Une telle carte est le résultat de l'application d'une certaine grille (à grain épais ou fin) formant la trame des cellules – les unités minimales d'une partition – qu'on projette sur quelque portion de la réalité.

Les partitions fonctionnent, c'est ce que nous voulons soutenir, chaque fois que les jugements influent sur ce qui arrive et sur ce qui est le cas, dans leur relation avec le monde empirique. Pour qu'une partition fonctionne, il nous faut des cases assez grandes pour construire les objets qui présentent un intérêt dans la portion de réalité concernant le sujet qui juge, mais en même temps ces cases – ou cellules – doivent servir à éliminer les détails de ce qui ne le concerne pas. Ainsi conçue, une partition est en règle générale un procédé pour

mettre en évidence ce qui est saillant en même temps que pour ignorer et pour masquer ce qui ne l'est pas. Nous pouvons penser à elle comme à un filet posé sur tout ce qui a quelque pertinence dans le domaine d'objet, et parce qu'elle est un filet (ou une fenêtre à croisillons du type de celle qu'a utilisée Alberti pour la peinture), cette partition est dans une large mesure transparente. Il est donc important de remarquer qu'elle ne change en aucune manière la réalité sur laquelle elle s'applique.

Cette réalité, et chacun des objets qui sont dedans, est ce qu'elle est où elle est : elle a ses parties et ses moments, indépendamment de tout acte humain, de tout *fiat*, et indépendamment de nos efforts pour la comprendre théoriquement. Par contraste, une partition est très précisément un artefact de notre jugement : une activité de classification théorique qui reflète telle ou telle façon possible de diviser le monde en parties, et elle n'est jamais que le produit des frontières par elle déterminées. La granularité dont nous avons parlé est donc proprement familière dans le royaume du décret [*Fiat realm*] : elle n'appartient pas aux objets eux-mêmes du côté de la réalité, mais plutôt au mode de partition de ces derniers dans différents contextes.

Il nous faut voir désormais comment cette notion de partition peut aider à résoudre le problème de la granularité. De fait, la notion de partition n'est – sous quelque rapport – qu'une généralisation de la notion d'ensemble. Nous devrions exploiter pour ce faire un analogue de cette caractéristique de la théorie des ensembles, qui est de bloquer la transitivité, afin de trancher le trilemme. Les trois clauses sont retenues toutes les trois : elles prennent maintenant la forme suivante :

- A*. Les molécules à l'intérieur de Jean sont des parties de Jean.
- B*. Jean est reconnu par une partition associée au jugement *p*.
- C*. Les molécules à l'intérieur de Jean ne sont pas reconnues par une partition associée au jugement *p* (puisque les partitions disponibles manquent justement de cellules à grain très fin pour le faire).

Or si la notion de partition est – sous quelque rapport, à nouveau – une généralisation de la notion d'ensemble, la notion de cellule est une généralisation de la notion du singleton. Comme un ensemble est une somme météorologique de singletons (Lewis, 1991), une partition est une somme météorologique de cellules. Toutefois, là où les éléments d'un ensemble existent dans l'ensemble sans ordre ni place assignée – la permutation est justement possible et l'ensemble reste identique –, à l'inverse une grille ou une partition emporte avec elle un ordre spécifique et une localisation de ses cellules. Elle s'ajuste à un arrangement déterminé, comme les pièces d'un puzzle ou les constituants d'un brin d'ADN.

Un tel arrangement peut être de type spatial, comme sur une carte, où les différentes positions de ces portions de réalité géographique sont mises en relation avec les cellules. Mais il peut s'agir d'un ordre linéaire : par exemple là où les partitions sont déterminées par des échelles quantitatives (groupes d'âge, tranches d'imposition, bandes de fréquences). L'arrangement peut enfin être déterminé de façon plus complexe, hiérarchiquement : ainsi dans le cas où nous séparons entre elles des *espèces naturelles* ou des *concepts* (dans notre

zoo local par exemple, nous effectuons une partition entre lions, tigres, girafes, marsupiaux, etc.). Les partitions qui peuvent être associées le plus près à des listes pures et simples sont celles qui commandent l'usage des noms propres. Nous les appelons *partitions nominales* dans ce qui suit, et on peut noter en passant que même les partitions nominales peuvent dévier structurellement des ensembles correspondants. Ainsi Pierre, qui est l'auteur des énoncés [F] et [G] dans ce qui précède adopte une partition nominale contenant entre autres choses deux cellules distinctes, chacune étiquetée « Paderewski » et qui toutes deux mettent en évidence le même objet dans la réalité. Une partition nominale reliée à ses continuants est marquée en plus par le fait que les cellules sont capables de garder la trace des objets correspondants dans le monde – sachant que ces objets – les continuants – demeurent identiques entre un moment donné et celui qui le suit (et cela, en dépit du fait que des molécules individuelles peuvent être gagnées ou perdues).

Des partitions pluridimensionnelles complexes peuvent reposer sur ces différents types de démarcation et d'arrangement. Un plan du zoo, par exemple, pourrait indiquer non seulement les endroits où sont rangés les animaux, mais aussi les espèces, leur dimension, sinon les noms propres des animaux placés à tel endroit. La théorie des ensembles repose, elle, sur une relation centrale : la relation entre élément et singleton. Cette relation, comme le souligne Lewis, est enveloppée de mystère :

Puisque toutes les classes sont des fusions de singletons, et que rien en dehors et au-delà des singletons, ne les constitue, l'ignorance que nous avons affichée sur la nature des singletons atteint le même niveau que l'ignorance où nous avouons être sur la nature des classes en général [...]. Nous ne savons au sujet des singletons que ce que nous pouvons savoir des atomes : sont-ils complètement distincts de ce que nous nommons familièrement des individus ? Que savons-nous des autres classes, quand nous savons seulement qu'elles sont composées de ces atomes au sujet desquels nous ne savons presque rien ? (1991, p. 31).

Notre machinerie de partitions, par contraste, ne repose pas sur cette relation unique et mystérieuse entre élément et singleton, mais sur un ensemble de relations entre objets et cellules, chaque relation étant indépendante de l'autre. Ainsi en l'occurrence, de la relation entre un objet et son nom propre. D'autres incluent la relation entre l'objet et sa localisation, ou entre un objet et le concept sous lequel il tombe. De même des relations variées qu'un objet peut avoir quand il est pris dans des intervalles ou des échelles quantitatives d'espèces différentes (taille, vitesse, nombre quantique, etc.). À chacune de ces relations, entre un objet et une cellule, correspondra l'une ou l'autre manière très différente de rendre un jugement vrai : pour chacune nous déterminons une partition de réalité avec laquelle coïncide votre jugement.

XVI. JUGEMENTS ET PARTITIONS

Les objets, tels qu'ils existent dans la nature, ont entre eux des relations variées : ils sont accrochés entre eux par des liens divers. Ces liens incluent des frontières communes (à la fois du type *fiat et bona fide*), des relations de dépendance, et fonctionnelles ou causales. L'opérateur de fusion méréologique, bien utilisé, préserve ces relations inter-objectives, comme l'ordre et la localisation des objets qui sont sous sa saisie. Si deux objets sont entre eux liés dans la nature, ils sont aussi liés ensemble à l'intérieur de leur fusion méréologique.

Un ensemble est une fusion méréologique de singletons, et cette fusion avons-nous dit, préserve l'ordre et la localisation : mais alors comment les éléments dans un ensemble peuvent-ils être permutés (l'ensemble restant identique) ? La réponse est que l'ensemble est construit méréologiquement, non pas à partir des éléments, mais à partir des singletons, et ces derniers sont de simples *quelques choses*, sans niche pour les abriter, hors de l'espace et du temps. L'opérateur du singleton arrache tous les liens qu'il y a entre les objets auxquels il s'applique et les sépare aussi de leurs environnements.

La théorie des partitions concerne notre capacité à garder la trace de ces relations inter-objectives. Comme les partitions sont construites sur une base relationnelle (entre objets et cellules), de même elles comprennent leurs objets de la façon dont on peut dresser la carte des relations qui s'obtiennent avec eux. Les cellules ne projettent donc pas les objets isolément, mais en tandem avec d'autres objets situés dans d'autres cellules suivant la même partition. Certaines partitions s'assimilent à des ensembles : elles ne s'occupent pas du liage ou de l'arrangement. D'autres, en revanche, les partitions qui capturent des objets qui appartiennent à deux cases – telle la relation partie-tout, ou la relation substance-accident – ne s'appliquent à des paires d'entités que si sont réfléchies les relations spécifiques qu'il y a entre elles. Jean et Marie avant qu'ils ne soient mariés ne sont pas, mais par le mariage, ils deviennent situés dans une partition à double entrée : celle de la *paire mariée*. D'autres partitions bi-cellulaires, qui s'appliquent aux deux termes d'une paire ordonnée, ne le font que si sont réfléchies les modes de conceptualisation de ces objets. Une partition ternaire pourrait capturer le fait que, dans une action commune (s'embrasser, se congratuler) deux objets sont liés par un troisième – un événement relationnel – pour lequel il y a un agent et un patient.

Pour finir, nos partitions sont quelquefois telles qu'elles possèdent des cellules indéterminées en nombre : on dira qu'elles capturent leurs objets d'une façon indéterminée. C'est le cas des objets biologiques. Nous avons des partitions biologiques populaires : des cellules *chats, lapins*, etc., par où sont localisées les occurrences de chat et de lapin. D'une manière différente (plus ou moins scientifique) nous faisons des partitions entre des espèces biologiques. Les cellules sont alors plus larges : l'espèce chat, l'espèce lapin, et ainsi de suite – ces dernières sont elles-mêmes contenues comme des sous-

cellules du *sous-domaine des vertébrés*, de la *classe des mammifères* ou du *phylum chordata*. La réalité située dans la cellule que nous avons étiquetée espèce chat est à tout moment la fusion méréologique de tous les chats vivants. Vue à travers la lentille d'une partition donnée, cette fusion totale est morcelée en chats individuels (et non point par exemple entre parties et agrégats de chats). Ce morcellement est effectué de façon complètement indéterminée : celui qui manie la partition ne sait pas combien il y a de chats dans son orbite, ni où se trouvent ces chats. Tout au plus, cette partition pourra tracer des différences individuelles entre différents chats qui tombent (automatiquement et sans plus de façon) sous sa gouverne. La partition est ainsi capable de garder la trace de tous les chats dans le monde comme formant un tout (une espèce) : une espèce identique d'un moment à l'autre du temps (bien que des chats individuels vivent et meurent)⁶.

Cette théorie diffère de la méréologie et de la théorie des ensembles en ce qu'elle est une manière plus naturelle de traiter du fait que des objets tridimensionnels comme des hommes et des chats sont « plusieurs, mais à quelque chose près, un » [*Many, but almost one*]. À la différence de la méréologie et de la théorie des ensembles elle promet d'offrir par son indétermination une chance à la préservation des identités à travers le temps. Les êtres humains sont bien à chaque moment donné des sommes méréologiques d'atomes et de molécules, mais nous opérons une partition indéterminée, sans nous préoccuper nullement de connaître leur nombre.

Une espèce n'est rien d'autre que la pluralité de ses instances. Certains philosophes distinguent entre les sommes méréologiques et les fusions, d'une part, et les pluralités d'autre part : ils les regardent comme des entités séparées. C'est le péché de cette génération, comme si l'on pouvait distinguer des entités en engendrant des combinaisons à partir d'un stock fixe de données initiales. La machinerie des cellules dont le peuplement des membres est indéterminé nous autorise, par contre, à distinguer entre des sommes et des pluralités, tout en supposant que les genres de partitions sont opérés par des sujets cognitifs comme nous le sommes, en de différents contextes. (On peut faire de même pour distinguer des occurrences et des types, des particuliers et des universaux.)

XVII. PARTITIONS ET VÉRITÉS

Pour savoir comment des jugements vrais sont associés à des partitions de différentes sortes, considérons les cas suivants sélectionnés au hasard.

Vous faites un jugement disant que l'événement *e* arrive avant l'événement *e'*. Une partition nominative à deux entrées est nécessaire contenant des cellules qui reconnaissent *e* et *e'* respectivement. Le jugement est supra vrai, si et seulement si, de quelque manière que vous ayez isolé une parcelle de réalité

6. On comparera avec la théorie des « agglomérations » présentée dans Smith (1999a)

reconnue dans la première cellule, la réalité choisie arrive avant que toutes les parcelles de réalité soient reconnues par la seconde cellule.

Soit un jugement disant que Harvey est le nom d'un lapin. Deux partitions sont là requises : la première purement nominale est celle d'une partition de réalité où se trouve une cellule qui reconnaît Harvey. La seconde est une partition standard qui opère dans le règne animal entre les *lièvres*, les *kangourous*, etc. où se trouve une cellule isolée : *lapin*. Le jugement affirme donc grosso modo que tout ce qui est localisé dans la cellule *Harvey*, en vertu de la première division, est aussi localisé dans la cellule *lapin* en vertu de la seconde. Une analyse similaire s'applique à : « Jean est de sexe masculin », « Jean est à Salzbourg », « Jean fait plus de 1 m 85 », etc.

Un cas comme « Jean embrasse Marie » est plus complexe. Trois partitions sont impliquées :

- [1] une partition de l'espace des êtres humains connus par celui qui juge où l'on suppose qu'il y a juste deux cellules étiquetées Jean [1a] et Marie [1b].
- [2] une partition du royaume des événements contenant une cellule étiquetée : *embrasser*.
- [3] une tripartition dont les cellules sont liées ensemble de telle sorte que les parcelles de réalité d'avant-plan [1a], [2], et [1b] et coordonnées ensemble en tant qu'agent, action, et patient.

Si on considère le jugement « Jean a embrassé Marie », et que la personne qui juge n'a pas d'accointance avec les nombreuses occasions où Jean et Marie se sont embrassés, il diffère suffisamment du jugement perceptuel au présent « Jean embrasse Marie » pour mettre en difficulté la théorie des vérificateurs. La famille pertinente de ces derniers n'occupe aucune portion de réalité pour le rendre vrai. Or on peut justement résoudre ce cas également dans une partition indéfinie découpée de sorte qu'on puisse suivre à la trace les différences entre les divers événements, et conserver le schéma précédent de la partition nominative avec ces cellules [1a] et [1b], plus l'action d'embrasser (enveloppée cette fois dans l'ensemble des relations qui composent l'histoire de Jean et de Marie.) [...] En bref, le jugement « Jean a embrassé Marie » projette sur la réalité, d'une façon indéterminée, l'ensemble des événements où Jean et Marie se sont embrassés, discernant même des différences entre ces événements où ils ont pris place. L'action d'embrasser est projetée de manière diffuse comme une relation entre agent et patient, qui est obtenue sans précision eu égard au passé.

Les deux jugements « Jean embrasse Marie » et « Jean a embrassé Marie » illustrent une différence entre jugements spécifiques et génériques : elle est semblable à la distinction *de dicto/de re*. Des jugements spécifiques projettent des portions de réalité spécifiées, qui font partie du contexte du jugement. Des jugements génériques effectuent une partition diffuse sur le monde, qui – de façon caractéristique – n'impliquent pas que ces portions de réalité soient présentes au sujet cognitif. *J'ai faim, cet oiseau vole haut, la table a besoin d'être époussetée*, sont des exemples de jugements spécifiques. *Armadillos existe, la*

vie est présente dans d'autres galaxies, il y a des neutrinos qui me passent à travers le corps, sont des exemples de jugements génériques.

Mais il y a des cas mixtes. Vous montrez l'emballage d'un récipient de boisson qui traîne dans la rue, et vous jugez que la personne qui l'a jeté est quelqu'un qui a un comportement méprisable. Ou bien supposez que Jean soit assassiné au cours d'une soirée. Vous rameutez tous les invités dans la bibliothèque et vous dites : je ne sais pas qui est le criminel pour l'instant, je n'ai pas même un suspect, mais j'ai déduit que le meurtrier est la seule et unique personne dans la bibliothèque qui porte sur elle une copie de la clef du garde-manger (Dennett, 1982, p. 85). L'objet du jugement est présent, mais votre jugement est nonobstant générique. Bien que l'objet pertinent de la partition soit là, visuellement, et naturellement déterminé par une séparation naturelle, la partition associée au jugement est indéterminée.

XVIII. LES VÉRIFICATEURS SONT NÉCESSITANTS

Si un objet donné x existe, et si l'existence de x entraîne qu'un jugement p est vrai, alors nous disons que x nécessite p . De manière formelle :

$$\text{DN} \quad x \text{ N } p := E!x \wedge (E!x \Rightarrow p)$$

Toutes les fois que x rend vrai p , alors x nécessite p .

Ce ne sont pas toujours des événements particuliers ou des pluralités d'événements qui sont des vérificateurs pour nos jugements empiriques. Supposons le jugement qui dit que Jean est généreux. Le vérificateur est en première approximation un aspect particulier de Jean, quelque chose comme un trope de la générosité. La générosité de Jean est un trope que lui seul peut avoir, car les tropes ne migrent pas de place en place. L'existence de ce trope nécessite que « Jean est généreux » soit vrai.

À y regarder de plus près, cependant, nous voyons que la thèse soutenant qu'il y a un item dans la réalité qui garantisse la vérité de « Jean est généreux » peut n'offrir qu'une lecture simpliste. Nous devrions dire plutôt que le jugement impose à la réalité, autour de Jean et de sa vie, une partition dont la cellule *générosité* comprend, de façon indéterminée, un large champ de phénomènes – ses actions, son comportement, ses habitudes qui en témoignent – instanciés à différents moments de son existence. Nous unifions sous un label unique des actes et des attitudes qui sont pertinents, dans une culture comme la nôtre, pour parler de générosité. Le sujet factuel de la vie de Jean est entendu de manière spécifique dans une direction parfaitement spécifique, de telle sorte qu'au milieu d'une collection disparate d'états, d'événements et de dispositions, nous découpons une unité d'une certaine sorte que nous appelons « générosité ». (Vous n'avez qu'à comparer avec la façon dont entre les différentes îles et promontoires qu'il y a entre la Suède et l'Allemagne est découpée une unité d'une certaine espèce qu'on appelle le « Danemark ».)

Dans presque tous nos jugements, nous procédons à des démarcations de même nature. Elles sont déjà à l'œuvre quand nous comprenons des collections

d'événements psychologiques et physiologiques dans le voisinage de Jean et de Marie qui s'embrassent. Nos jugements trahissent ces démarcations et ces inclusions quand nous produisons des distinctions dans le temps verbal de l'aspect entre : « Jean a embrassé Marie », « Jean avait l'habitude d'embrasser Marie », « Jean était en train d'embrasser Marie », etc.

Après avoir dit tout cela, on peut s'étonner que nous ayons besoin d'invoquer quelque chose du genre des tropes (des événements, des états, des dispositions, qu'on aurait réunis et découpés par le menu), dans le but d'expliquer que des phases comprenant sujet et prédicat sont rendues vraies. La raison est très précisément que le vérificateur est nécessitant [*truthmaker is a necessitator*]. Jean lui-même ne rend pas nécessaire le fait qu'il soit généreux. Dans un autre monde possible, il pourrait exister, et n'être pas généreux du tout. Comme Mulligan et al. (1984), puis Armstrong (1997, p. 116) l'ont défendu, la relation impliquant des vérificateurs ne devrait pas être une entité qui, simplement, d'une manière circonstancielle, fasse que dans ce monde actuel et à ce moment actuel, tel énoncé donné est vrai (comme un voleur pourrait faire en sorte que vous soyez débarrassé de votre portefeuille). Si Jean était le vérificateur de « Jean est généreux », alors il s'ensuivrait que Jean n'aurait pas pu être différent, selon ses degrés de générosité à lui, de ce qu'il est en fait. De même, Jean peut jouer certes un rôle et rendre vrai que Jean embrasse Marie, mais il ne peut pas le faire tout seul.

Certains auteurs ont souhaité identifier la relation de « rendre vrai » avec la relation de nécessitation. On peut avoir des doutes, parce qu'il y a des *nécessitateurs malins* (on pense aux actes successifs de volonté du Dieu de Malebranche) – des entités telles que leur existence entraîne la vérité d'un jugement donné, mais pour des raisons obliques qui n'ont rien à voir avec celles de la relation de « rendre vrai ». Nous avons donc introduit (Smith, 1999) ce qui a été nommé par nous *relation de projection*, en tant qu'elle est la *duale* de la relation de nécessitation, comme un moyen de raviver la notion du rendre vrai en termes de nécessité. Si un jugement p est vrai, et si p implique l'existence d'un objet donné, alors nous disons que x tombe sous la projection de p . Formellement :

$$DP \quad x P p := p \wedge (p \Rightarrow E! x)$$

L'idée intuitive de cette théorie est que le vérificateur pour un certain jugement est le *nécessitant* [*necessitator*] de ce jugement, qui par surcroît est apte à satisfaire une *contrainte projective*. Brièvement, il doit y avoir un nécessitant qui est donné en plus, à l'intérieur de tout ce sur ce quoi porte le jugement⁷.

Hélas, pourtant, tandis que la notion de projection suffit à contrecarrer la prétention des nécessitateurs malins à jouer le rôle de vérificateurs, elle est encore insuffisante pour fournir une base adéquate au « rendre vrai ». Elle laisse une place pour ce que nous pourrions appeler des *projecteurs malins* –

7. La formulation précise pourrait être rendue ainsi :

$$x \models p := xN \exists y (x \leq y \wedge y P p).$$

ou en d'autres termes, « x est un vérificateur pour p » signifie : x nécessite qu'il y ait quelque y duquel x est une partie qui tombe sous la projection de p .

des objets qui en réalité satisfont la notion de projection, mais ne tombent pas à l'intérieur de la portée correspondant au jugement. La théorie des partitions doit nous permettre d'offrir une version nouvelle et simplifiée de la contrainte de projection qui ne soit pas ouverte à cette objection.

Nous avons dit que la granularité et la portée dépendent des contextes dans lesquels nos jugements sont faits. Des exemples ont été donnés dans la section précédente. Le jugement « Jean embrasse Marie », par exemple, survient avec des partitions du genre de celles que nous avons listées [1], [2], [3]. La relation entre jugement et partitions est particulièrement complexe, et nous n'avons présenté jusqu'à présent qu'un ensemble fort éparpillé d'exemples qui paraissent intuitivement acceptables pour les cas évoqués. Étant donné notre thèse générale selon laquelle il y a – sur un mode standard – beaucoup (sinon une nébuleuse de) vérificateurs que l'on peut associer à tout jugement, cette approche opportuniste suffira pour notre présent propos.

XIX. RECONNAISSANCE [ACKNOWLEDGMENT].

En l'extrayant de la notion de recognition définie plus haut, nous introduisons maintenant la relation de *reconnaissance*. Elle servira notre analyse de la relation entre le jugement et ses objets.

Nous posons avant tout que :

$$x A_1 p := x \text{ est reconnu par une certaine partition qui est associée à } p.$$

Puis nous définissons :

$$x A_{n+1} p := \exists y \exists z (x = y + z \wedge y A_1 p \wedge z A_n p).$$

Nous pouvons alors écrire :

$$x A p := \exists n (x A_n p).$$

En d'autres termes, x est reconnu par p , dans le cas le plus simple, soit dans le cas où p est vrai, et où il y a une partition A qui est telle que A est associée avec p , et que x est reconnu par A . Dans des cas plus complexes, x est reconnu par p seulement lorsque x est une somme méréologique de parties, dont chacune est reconnue par p . A doit satisfaire désormais notre réquisit de base : nous devrions avoir en effet :

$$* \text{ Si } x A p \text{ et } y \leq x, \text{ alors } y A p.$$

Car bien que Jean lui-même soit reconnu par « Jean existe » dans des contextes standards, il n'en va pas de même des molécules qui se trouvent dans l'oreille de Jean. Les deux relations de nécessitation et de reconnaissance sont indépendantes. De $x N p$, nous ne pouvons inférer $x A p$ (prenez x pour le pôle Sud de cette boussole, et p pour le jugement « Le pôle Nord de cette boussole existe »). De $x A p$, nous ne pouvons pas inférer $x N p$ (prenez x pour Bruno, et p le jugement : « Bruno est dans votre salle de séjour »). A non plus que N ne suffisent isolément pour fournir une version correcte de la relation de « rendre

vrai ». Nous produisons un jugement vrai de tout objet qui bien plutôt à la fois nécessite p , et est reconnu par p .

$$D \models x \models p : = x N p \wedge x A p.$$

La clef vraiment nouvelle de notre cadre d'analyse dépend maintenant du défaut de :

$$* \text{ Si } x A p \text{ et } q, \text{ et } q \Rightarrow p, \text{ alors } x A q.$$

Supposez (dans l'intérêt de l'argument) qu'une certaine recette de taxi entraîne l'occurrence d'une certaine course de taxi antérieure. (Nous pouvons penser que la facturette est une preuve que la course a eu lieu)⁸.

Posez x = cette recette, p = « cette recette de taxi existe », q = « cette course de taxi a eu lieu ». Il y a des contextes évidemment où cette la recette n'est reconnue par aucune partition de réalité associée à un jugement comme q .

Mais la nouvelle théorie a aussi ses problèmes. Ainsi, tandis que nous pouvons prouver assez facilement ce qui suit :

$$\begin{aligned} T \models & \text{ Si } x \models p, \text{ alors } p \\ T \models \neg & \text{ Si } x \models p, \text{ alors } \neg \exists y. y \models \neg p, \end{aligned}$$

nous ne pouvons pas prouver (ce qui serait autrement intéressant) :

$$T \models \models * \text{ si } x \models p, \text{ alors } x \models (x \models p)$$

(si x rend p vrai, alors c'est x seulement qui le rend vrai : rendre vrai est sa propre récompense)

L'énoncé $T \models \models$ a un prix : il implique que si le vérifacteur est une instance qui s'applique à la relation en question, alors cette relation vaut pour un nombre infini d'instances. Le royaume des porteurs de vérité [*truthbearers*] est donc infiniment grand, et cela va à l'encontre de notre ligne générale développée plus haut, qui conçoit les actes de jugement épisodiques en tant que porteurs de vérité. Seuls les jugements faits actuellement (c'est-à-dire, si vous lisez bien, tous les jugements) ont des vérifacteurs. Dans notre distribution présente : seuls les jugements qui sont actuellement faits ont des objets correspondants dans la réalité, qui tombent sous la portée des partitions ; et seules les partitions sont en mesure de découper la réalité suivant les bonnes jointures. Cela ne menace pas l'objectivité de la vérité. La relation de « rendre vrai » est précisément cela : une relation. Elle se tient entre des jugements et des portions de réalité. Une portion de réalité ne se tient pas en relation avec elle-même : elle a besoin d'un jugement associé à une partition voulue pour être mise en lumière.

Une objection plus sérieuse à $D \models$ est celle-ci. Supposez que p soit de la forme $q \wedge r$, et supposez aussi que $x N p$, mais que x ne soit reconnu que seulement par un terme conjoint de p . Soit x = le réfrigérateur de G. Restall, q = « le réfrigérateur de G. Restall existe », et r = le dernier théorème de Fermat. Nous avons trivialement :

- (i) $x A p$, duquel nous inférons
- (ii) $x A q \wedge r$.

De DN, nous pouvons dériver immédiatement, pour un q et un r donnés

- (iii) $x N q \wedge r$.

En vertu de (ii) et (iii), et de la définition $D \models$, nous obtenons :

- (iv) $x \models q \wedge r$; ce qui nous permet finalement d'inférer
- (v) $x \models r$.

Ce qui voudrait dire que le réfrigérateur de G. Restall est le vérifacteur du théorème de Fermat (comparez ce raisonnement avec celui de Restall, 1996).

Seules les étapes de (i) à (ii), puis de (iv) à (v) ne sont pas triviales, et pourtant ces deux passages sont soutenus par leurs bases intuitives. Si x est reconnu par une partition associée au jugement q , la même partition devra être associée à $q \wedge r$. Et de même il semble raisonnable d'inférer de la prémisse que x rend $q \wedge r$ vrai à la conclusion que x rend vrai r .

Résoudre le problème, c'est voir que $D \models$ ne se soutient qu'en relation avec des jugements exprimant des énoncés qui sont logiquement simples. Nous définissons la relation plus générale du « rendre vrai » \models^* comme suit :

$$\begin{aligned} D \models^* & x \models^* p : = \\ & \text{Quand } p \text{ est logiquement simple : } x \models p \\ & \text{Quand } p \text{ est de la forme } q \vee r, \text{ où } q \text{ et } r \text{ sont logiquement simples :} \\ & x \models q \text{ ou } x \models r. \\ & \text{Quand } p \text{ est de la forme } q \wedge r, \text{ où } q \text{ et } r \text{ sont logiquement simples :} \\ & x \models q \text{ et } x \models r. \end{aligned}$$

Telle était la ligne retenue par Mulligan *et al.* (1984). On bloque ainsi le passage de (iii) à (iv), ce qui semble correct. Nous sommes assurés par là que les composants A et N de la relation de « rendre vrai » sont mis dans le bon ordre, à travers les parties logiques pertinentes de chaque jugement en situation de « rendre vrai ». On peut s'interroger encore néanmoins, car il n'est pas clair que le passage de (iv) à (v) soit trivial (voir Smith, 1999). Ici, toutefois, nous nous concentrerons sur le passage de (i) à (ii). Nous notons que le principe :

$$* \text{ si } x A p, \text{ alors } x A p \wedge q,$$

qui sanctionne ce mouvement, ne peut avoir de validité non-restrictive. Il impliquerait avons-nous dit que le domaine des porteurs de vérité soit démesurément large. Par contre, le principe $[A \wedge]$:

$$\text{si } x A p \text{ et } x A q, \text{ alors } x A p \wedge q,$$

est acceptable, bien qu'il ne permette pas de construire un argument du type-Restall.

Sous quelles conditions en somme pouvons-nous aller de $x A p$ vers $x A p \wedge q$? D'après la teneur de nos arguments sur les contextes de jugeabilité, c'est en faisant appel à une sorte de pertinence que l'on peut répondre à cette question. On pourrait définir ce que signifie pour un jugement q être pertinent

8. Cette similarité entre preuves et vérifacteurs a été exposée par Sundholm (1994)

par rapport à un jugement p , selon que p et q partagent le même contexte⁹. De tels jugements sont associés à des partitions *dans leurs contextes* : toutefois cette approche nous oblige à adopter le principe $[A \wedge]$.

Nous présenterons une objection ultime contre les définitions de la relation de « rendre vrai » dans la perspective de $D \models$. Supposons que x soit un *nécessiteur malin* pour p . Cela veut dire que p est vrai, et que x est tel qu'il nécessite p , mais aussi que x tombe en dehors de la portée de ce qui relève de p . Notre définition du « rendre vrai » paraît sanctionner la qualification de x en tant que vérifacteur pour p , simplement parce que p est un jugement émis par quelqu'un se servant d'une partition relativement bizarre.

Si le malebranchisme est vrai, et à supposer qu'il ne soit connu que d'une petite secte de féministes anglicanes du XVII^e siècle, toutes les fois que Marie, membre de cette secte, fait un jugement empirique quelconque, elle fait peser sur la réalité des partitions supplémentaires, que Dieu par des actes nécessitants successifs de volonté serait disposé à mettre en relief. Eh bien, mangeons le morceau. Les actes de volonté de Dieu sont en effet, dans ce scénario, les *vérifacteurs* des jugements de Marie. Quand Mendeleïev a fait sa prédiction, autour des années 1869, sur la supposition qu'il existe un élément inconnu : l'*eka-aluminium*, il usait d'une étrange partition des éléments dans son arrangement de cartes pour sa partie de solitaire préférée. Plus tard, on découvrit l'élément *gallium* à la suite de ses prédictions, et son étrange partition est de nos jours désignée comme la table périodique.

XX. CODA EN FAVEUR DU RÉALISME ET DE L'OBJECTIVITÉ DE LA VÉRITÉ

La portion disséminée du monde qui est faite de lapins, celle qui est faite de segments non-détachés de lapins, et celle qui est faite d'événements-lapin, sont toutes les trois la même portion du monde. La seule différence, comme le souligne Quine (1969, p. 32), « est dans votre manière de découper les choses ». Nous concluons qu'il y a deux sortes de découpages : celui qui est *bona fide*, et celui qui est *fiat*. Les deux sont représentés dans nos partitions, où les cellules – qui sont entièrement *fiat* par nature –, sont néanmoins capables de nous permettre de tracer des démarcations des deux genres sur le plan des objets dans la réalité.

Des philosophes différents pensent différemment sur la manière dont on peut opérer un découpage *bona fide*, par opposition avec un découpage *fiat*. Quine a lui-même soutenu un point de vue qui implique que les distinctions métaphysiques entre continuants, segments non-détachés et événements, appartiennent au royaume des découpages arbitraires (*fiat*). Étant donné que la référence est inscrutable dans nos comportements à leur égard, Quine conclut qu'il n'y a pas de *fact of the matter* qu'elles pourraient refléter. Il n'y a rien de réel et de tangible du côté des objets eux-mêmes, tels qu'ils existent, avant que

nous nous adressions à eux par le biais du langage. (C'est un peu comme si Dieu – à l'endroit de ces distinctions – s'était comporté comme les gouvernements d'Autriche, d'Allemagne et de Suisse en ce qui concerne les frontières mutuelles qui bordent la zone du lac de Constance.)

Remarquez bien : ce n'est pas une thèse épistémologique. Quine doit admettre qu'un être omniscient serait placé dans la même situation fâcheuse que vous et moi, face à l'inscrutabilité de la référence. Les continuants, les parties et les événements, ne diffèrent pas selon lui en vertu de différences correspondances (*bona fide*). Ils ne diffèrent au contraire que dans la manière dont nous répondons, quand on nous demande de compter le nombre d'objets qu'il y a dans la coupe de fruits : vous pouvez dire une orange, deux moitiés d'orange, quatre quartiers d'orange, et vous donnerez à chaque fois la réponse exacte. Les distinctions ne seraient que les purs produits de nos découpages théoriques (de partitions *fiat* exclusivement), dans une réalité une et la même.

Mais Quine s'est précipité un peu trop, en assertant qu'il n'y a *aucun* genre de *fact of the matter*, en ce qui concerne la réalité sur laquelle nous rapportons des termes de référence singuliers. Il suit, en effet, de sa propre doctrine de l'inscrutabilité référentielle que cette réalité est intrinsèquement indifférenciée, pour autant que sont prises en compte les catégories et les distinctions métaphysiques. L'autre côté de la pièce, dans son système, est que les frontières sont entièrement décréées par nature.

Quine, en effet, se rapproche d'un point de vue voulant que toutes les frontières sur le versant des objets dans la réalité soient de forme *fiat*. Des objets de référence, selon lui, peuvent comprendre n'importe quel contenu de l'espace-temps, même hétérogène, disconnecté ou dispersé. Pour Lewis, sur l'autre bord, dont la perspective sur ces sujets nous semble plus convenable :

Parmi toutes les choses et les classes sans nombre qu'il y a, la plupart sont mêlées, tripataouillées [*gerrymandered*], mal-délimitées. Seules celles qui appartiennent à une minorité choisie peuvent être découpées proprement, de telle sorte que leurs limites sont établies par une identité objective et une différence naturelle entre parties. Seules ces choses et classes d'élite peuvent être retenues pour servir de référents (Lewis, 1984, p. 227).

Les choses et classes d'élection [*elite things and classes*] sont dans notre langage les choses et les classes capturées par nos partitions, qui suivent les frontières et les relations *bona fide* dans la réalité. C'est le travail de la science fondamentale que d'aller dans le sens des partitions de ce genre. Même quand la science a achevé son travail, il y a encore du travail pour les partitions de moindre espèce qui suivent d'autres frontières – par exemple celle que nous traçons pour la partie non-fumeur dans notre restaurant favori –, et qui elles n'existent que par des actes de décret.

Les jugements vrais de la science fondamentale ont, nous le supposons, des vérifacteurs qui sont *bona fide* par nature. Pour des jugements vrais de beaucoup d'autres sortes, ceux-ci seront toujours au moins partiellement *fiat* – et, si nos remarques sur le vague sont correctes, ceci ne vaut pas moins pour les jugements que nous portons sur nous-mêmes. Encore une fois cependant : l'objectivité de la vérité n'est pas menacée. Que nos vérifacteurs soient

9. Smith (1991) montre qu'il en résulte de la logique pertinente qui est semblable à celle de Parry (1933) et son système de l'implication analytique.

décrotés ou qu'ils soient bien dans le monde, les portions pertinentes de réalité existent évidemment avant même que nous portions sur elles nos jugements – tout autant que le territoire du Danemark a naturellement exist e bien avant que les Danois ne soient amenés à le proclamer comme étant le leur.

(Traduction Jean-Maurice Monnoyer)

BIBLIOGRAPHIE

- ARMSTRONG D.M., *A World of States of Affairs*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997.
- CRIMMINS M., *Talk about Beliefs*, Cambridge (Ma), MIT Press, 1992.
- DENNETT D., « Beyond Belief », in A. WOODFIELD (ed.), *Thought and Object*, Oxford, Clarendon Press, 1982, p. 1-95.
- DONNELLAN K., « Reference and Definite Descriptions » (1966), *Philosophical Review* 1975, p. 281-304.
- EVANS G., *The Varieties of Reference*, Oxford, Clarendon Press, 1982.
- KRIEGEL U., « Wide Sense or Narrow Reference ? », 1998 (non-publi ).
- LEWIS D., « Putnam's Paradoxes » (1984), in *Papers in Metaphysics and Epistemology*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999, p. 56-77.
- *Parts of Classes*, Oxford, Blackwell, 1991.
- « Many but Almost One », in J. BACON, K. CAMPBELL & L. REINHARDT, *Ontology, Causality and Mind : Essays in Honour of D.M. Armstrong*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993. Repris dans *Papers in Metaphysics and Epistemology*, 1999, p. 164-182.
- « Elusive Knowledge », *Australasian Journal of Philosophy*, 74, 1996, p. 549-567. Repris dans *Papers (op. cit.)*, p. 418-445.
- LOWE E.J., « The Problem of the Many and the Vagueness of Constitution », *Analysis*, 55, 1995, p. 179-182.
- MULLIGAN K, SIMONS P & SMITH B., « Truth-Makers », *Philosophy and Phenomenological Research*, 44, 1984, p. 287-321.
- PARRY W.T., « Ein Axiomensystem f r eine neue Art von Implikation (analytische Implikation) », *Ergebnisse eines mathematischen Kolloquiums*, 4, 1933, p. 5-6.
- QUINE W.V.O., « Ontological Relativity », in *Ontological Relativity and Other Essays*, New-York, Columbia University Press, 1969.
- RESTALL G., « Truthmakers, Entailment and Necessity », *Australasian Journal of Philosophy*, 72, 1996, p. 331-340.
- RICHARD M., *Propositional Attitudes*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990.
- SALMON N., *Frege's Puzzle*, Cambridge (Ma), MIT Press, 1986.
- SAUL J.M., « Substitution and Simple Sentences », *Analysis*, 57, 1999, p. 102-108.
- SCHIFFER S., « Naming and Knowing », *Midwest Studies in Philosophy*, 2, 1997, p. 28-41.
- « Pleonastic Fregeanism » (Manuscrit), 1999.
- SEARLE J.R., *Intentionality*, New-York, Cambridge University Press, 1983.

- SIDER T., « Three Problems for Richard's Theory of Belief Ascriptions », *Canadian Journal of Philosophy*, 25, 1995, p. 487-514.
- SIMONS P., *Parts : An Essay in Ontology*, Oxford, Clarendon Press, 1987.
- SMITH B., « Relevance, Relatedness and Restricted Set theory », in G. SCHURZ & G. J.W. DORN (eds.), *Advances in Scientific Philosophy. Essays in Honour of Paul Weingartner*, Amsterdam, Rodopi, 1991, p. 45-56.
- « On Drawing Lines on a Map », in A.U. FRANK & W. KUHN (eds.), *Spatial Information Theory. A Theoretical Basis for GIS*, Berlin, Springer Verlag, 1995, p. 475-484.
- « Truthmaker Realism », *Australasian Journal of Philosophy* 77, 3, 1999, p. 274-291.
- « Agglomerations », in C. FREKSA & D.M. MARK (eds.), *Spatial Information Theory. Cognitive and Computational Foundations of Geographic Information Science*, 1999b, p. 267-282.
- SMITH B. & BROGAARD B., « Quantum Mereotopology », in *Spatial and Temporal Granularity. Papers from the AAAI Workshop* (AAAI Technical Report WS.00.68), Menlo Park, AAAI Press, 2000, p. 25-31.
- SMITH B. & VARZI A., « Fiat and Bona Fide Boundaries », *Philosophy and Phenomenological Research* 60/2, 2000, p. 401-420.
- SOAMES S., « Direct Reference, Propositional Attitudes, and Semantic Content », in N. SALMON & S. SOAMES (eds.), *Propositions and Attitudes*, New-York, Oxford University Press, 1988, p. 196-239.
- SUNDHOLM G., « Existence, Proof and Truth-Making : A Perspective on the Intuitionistic Conception of Truth », *Topoi*, 13, 1994, p. 117-126.
- UNGER P., « The Problem of the Many », *Midwest Studies in Philosophy*, 5, 1980, p. 411-467.
- VAN FRAASSEN B.C., « Singulars Terms : Truth-value Gaps and Free Logic », *Journal of Philosophy*, 63, 1966, p. 481-495.